LES AMIS DE GEORGE SAND

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975)
Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres
Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris
Courrier et Secrétariat : Amis de George Sand - Mairie de Montgivray - 36400 Montgivray
Tél : 02 54 30 23 85. Courriel : amisdegeorgesand@wanadoo.fr
Site internet : www.amisdegeorgesand.info

Afin de mieux faire connaître la vie et l'œuvre de George Sand, l'association *Les Amis de George Sand* a numérisé et mis en ligne le présent numéro de sa revue, sous la forme d'un fichier PDF permettant la recherche de texte.

Toute reproduction, même partielle, de textes, d'articles, ou d'illustrations, doit faire l'objet d'une autorisation préalable.

Copyright ® 1984 Les Amis de George Sand

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres et de la Ville de Paris

Publié avec l'aide du Centre National des Lettres

Tamaris, la petite porte sur la mer

1984 — N° 1 **Nouvelle Série N° 5**

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres

8, rue Coutureau — 92210 - SAINT-CLOUD

Bureau

Président	Georges Lubin
Vice-Présidentes	Aline Alquier
	Yvonne Grès-Veron
Secrétaire Générale et responsable de la publication	Bernadette Chovelon
Trésorière	Jeannine Tauveron

Conseil d'administration

Mme Aline Alquier — Mme Mizou Baumgartner — M. Thierry Bodin — Mme Brosse-Giran — M. Pierre Brunaud — Mme Chevereau — Mme Bernadette Chovelon — Mme Yvonne Grès-Veron — M. Georges Lubin — Mme Francine Mallet — M. Jacques Marillier — Mme Jeannine Tauveron.

Cotisations:

Membres actifs	80 F
Membre bienfaiteur	120 F
Membre d'honneur	200 F

Les chèques (bancaires ou postaux) doivent être libellés au nom de *l'Association des Amis de George Sand.*

Envoyer les chèques bancaires à Mme Tauveron, Lycée Condorcet, 8, rue du Havre, 75009 Paris.

Prix: 25 F

Dépôt Légal Juillet 1983. Paris — ISSN 0244-296

Imprimerie P.A.I. SA — 27, rue de la Michodière - 75002 PARIS — Tél. (1) 742 30 14

1984 - N° 1 Nouvelle série n° 5

SOMMAIRE

George SAND	Provence	3
J.-P. LACASSAGNE	La seconde Lélia	9
Claude SCHOPP	Un duel manqué pour George Sand	13
René TAVERNIER	Sand et Musset dans Venise la rouge	20
Aline ALQUIER	Heine jugea Sand le plus grand écrivain	25
J. MARILLIER	Marie-Anne Cloquard	28
Aline ALQUIER	Solange vedette démoniaque	37
Georges LUBIN	Un sonnet de Charles Cros à Solange	39

Compte rendus et Publications 42
par Christian ABBADIE, J.-P. LACASSAGNE, Georges LUBIN, Bernadette CHOVELON.

La vie de la Société

B. CHOVELON	Assemblée générale	48
	Conférence au Musée Carnavalet	
M.-T. BAUMGARTNER	Visite à l'atelier de Delacroix	

Informations diverses 54

Les Illustrations

Page 1 (couverture)	*Tamaris, la petite porte sur la mer (par Maurice Sand).*
Page 2	*Maquette de la statue de George Sand à la Châtre, dont c'est le centenaire, par Aimé Millet (cliché Bulloz).*
Page 15	*Alexandre Dumas par David d'Angers.*
Page 24	*George Sand à Venise (par A. de Musset).*
Page 27	*Portrait d'Henri Heine par Charles Gleyre.*
Page 32	*Plan partiel du quartier du Marais, avec la rue du Pont aux choux.*
Page 39	*Solange Clésinger, photographie.*

UN INEDIT DE GEORGE SAND

Poursuivant leur programme de rééditions illustrées des œuvres de George Sand, qui comprennent déjà **Horace, Le Péché de Monsieur Antoine,** les **Contes d'une grand-mère** (2 volumes), **Consuelo** et **La comtesse de Rudolstadt** (3 volumes), les Editions de l'Aurore (4, Bd des Alpes, 38240,Meylan) viennent de publier **Tamaris**, avec introduction et notes de Georges Lubin.

Voici quelques pages inédites qui se rapportent directement à ce roman et que conserve la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, sous la cote 0 73.

Sur la page qui sert de titre, on lit : "n° 11. PROVENCE. Fragments. Hyères. Tamaris. Saint-Pierre-des-Horts. 1861." Suivent 37 feuillets in-8°, incomplètement et mal numérotés à l'origine. De nombreuses ratures et des ajouts en interligne témoignent que le texte a été travaillé en vue d'une utilisation à laquelle l'auteur a renoncé en repartant sur une nouvelle lancée.

En tête de la page 1, elle écrit plus tard, lors d'un rangement de papiers : "Je crois que ces deux cahiers ont été mis à peu près dans le roman de **Tamaris**." Ce qui, à l'examen, ne doit pas être pris au pied de la lettre.

Les pages 1 à 19 (jusqu'à "Nos amis retournent à Toulon...") se présentent comme une relation immédiate de l'arrivée et de l'installation, mais la date ne doit pas faire illusion : G. Sand ne pouvait pas, dès le premier jour, décrire les divers aspects des **frérets** dans la brume, puis au déclin d'une belle journée, puis dans la tempête. Une phrase signalée par la note 1 prouve également que ce compte-rendu a été rédigé après que les voyageurs aient subi les premières attaques du mistral.

A partir de la page 20, on entre dans la fiction romanesque avec l'apparition de la marquise, personnage central du roman. Titrée " 2e partie ", se trouve ensuite une première mouture du chapitre III, avec des pages sur Hyères et ses entours (pages 21 à 35). Sans lien avec les précédentes, les pages 36 et 37 contiennent des réflexions sur le spectacle de la mer.

N.D.L.R.

PROVENCE

Tamaris. 19 Février.

La maison que Maurice a choisie est grande pour une bastide provençale. Chose étrange, en ce pays chaud où il semble que de vastes appartements soient nécessaires, les constructions sont généralement petites et sans proportions avec les grandes lignes du paysage. On dirait qu'habitués à leurs barques, ces riverains de la mer aient peur de prendre trop de place sur leur terrain. En outre, la laideur de ces constructions est chose impardonnable en un pays où la plus belle pierre abonde et où tant de voyageurs eussent dû apporter des notions nouvelles, ou tout au moins, des goûts variés. Sauf deux ou trois essais d'exception, toutes les villas autour de Toulon sont bâties sur le même modèle, le plus triste et le plus ennuyeux de tous, la guinguette des environs de Paris. Quant aux moindres résidences appelées **bastidettes**, c'est franchement hideux. Une invariable peinture à l'ocre jaune, les ouvertures au ras du mur sans aucun relief ou simulacre d'encadrement les font ressembler à

des bouches sans lèvres et à des yeux sans paupières sur des faces bilieuses, affectées de jaunisse. Quelques propriétaires prétentieux encadrent pourtant leur fronton et l'angle de leurs bâtisses d'une ignoble bordure grossièrement peinte. Les toits de tuiles pâles sont assez jolis, mais un détail affreux c'est que la face de la maison qui regarde l'est, est souvent badigeonnée de goudron, pour résister aux pluies horizontales qui dégradent tout en peu de jours. Ce goudron ne sert pas à grand-chose si ce n'est à parsemer la campagne de taches d'encre d'un effet désastreux. Comme il faut qu'elle soit belle, cette pauvre campagne pour résister aux enjolivements que l'homme lui inflige !

Notre bastide n'est ni peinte en décor ni goudronnée. Elle est quelquefois humide, mais elle n'est pas laide dans sa simplicité. D'ailleurs elle se cache modestement sous une magnifique pinède, et c'est tout au plus si on aperçoit, de loin, un petit bout de son toit rose. Nous y sommes arrivés par mer avec une houle un peu forte. Le flot bat une plage étroite bordée de tamarix. De là le joli nom que porte la localité. Un escalier rustique en dalles épaisses se présente. On grimpe avec un peu de peine de terrasse en terrasse et, en dix minutes, on arrive au sommet d'une colline ronde, herbue, semée de fleurs sauvages et de roches pittoresques ; cette colline porte à son point culminant la pinède et la bastide.

Nous sommes là sur une déchiqueture d'environ trois lieues de long sur autant de largeur (dans sa plus grande largeur) qu'on appelle la presqu'île du cap Sicier. C'est le point le plus méridional de la France, celui de tout notre littoral qui perce le plus avant dans la Méditerranée. A nos pieds frissonne et miroite un golfe tranquille, fermé par une étroite bande de sable. Bien rarement la grande mer saute par-dessus cette jetée naturelle qu'on appelle la plage des Sablettes et qui joint notre presqu'île à celle du cap Cépet dont les collines sablonneuses plantées de pins assez maigres seraient jolies sans les grands murs blancs qui les coupent de raies disgracieuses. A gauche, le cap Sicier élève jusqu'aux nuages sa grande masse vraiment imposante et jette dans la mer ses profondes racines d'où surgissent des écueils nombreux. Deux de ces roches coniques assez semblables vues de loin ont été baptisées du nom de **frérets**. Etranges jumeaux qu'un étroit canal sépare l'un de l'autre et qui, aux différentes heures du jour, prennent des aspects inattendus. Dans la brume, on croit voir les tours d'une monstrueuse cathédrale, ou les voiles gigantesques du vaisseau fantôme. Au déclin d'une belle journée le soleil les silhouette d'une ligne de pourpre dorée. Dans la tempête, battus par les vagues qui les lavent jusqu'à la cime ils sont lugubres. Un reflet livide leur donne le brillant froid de deux masses de plomb.

En faisant le tour de la maison, nous embrassons du regard un pittoresque et intéressant résumé des beautés de la Provence maritime. En avançant sur la gauche, à travers les pins touffus nous découvrons la haute ligne sévèrement dentelée de la côte du Brusc et la montagne en pain de sucre qui porte les étranges ruines de Six-Fours.

Nous passons au nord. Là l'horizon est fermé par le fort Caire dit le petit Gibraltar, la première conquête due au génie du jeune officier d'artillerie qu'on appelait alors Mr Buonaparte, le fort emporté par lui sur les Anglais a pris le nom de fort Napoléon, il nous est presque entièrement caché par un charmant bois de pins et de lièges qui couvre toute la colline. On nous assure que cette colline nous préservera du mistral.[1] Vers l'est, la cime bleue du Coudon nous apparaît au-dessus des massifs d'un vert sombre. C'est une belle montagne que le Coudon, pas bien haute : les sommets les plus élevés de la Provence varient de douze cents mètres à quinze cents,

si j'en crois mon appréciation,[2] mais leurs formes sont souvent d'une majesté qui double leur importance. La cime du Coudon présente un long plateau qui monte en ligne oblique et se brise brusquement en angle aigu et surplombant.[3] Cette coupure est audacieuse et la compacité de la roche lui donne un caractère de formidable solidité.

L'énorme massif calcaire du Faron qui domine immédiatement Toulon a, du côté où il nous apparaît, c'est-à-dire du côté qui regarde la mer, un aspect plus étrange qu'agréable. Les Toulonnais le préfèrent à leurs autres montagnes. C'est une grâce d'état, moi je n'ai pas l'œil assez géologue pour me complaire à la vue de ce géant de pierre absolument nu, et d'un gris tellement uniforme que ses puissantes aspérités disparaissent à distance et prennent la mollesse de contours d'une montagne de cendre moutonnée par le vent.[4] Toulon, bâtie le long de la mer avec ses immenses arsenaux et ses chantiers couchés à plat sur la rive, ne présente au loin qu'une mince ligne blanche à travers une forêt de mâts et de cordages. Un seul monument appelle l'attention, et ce monument le plus laid du monde est tout simplement une maison carrée hors de toute proportion que la fantaisie d'un maçon entrepreneur a édifiée dans les airs, s'imaginant attirer des locataires par l'appât d'une belle vue. Mais ces grandes chambres superposées et battues de tous les vents du ciel n'ont tenté personne. Le pauvre fou s'est ruiné, et la municipalité n'a pas eu le bon goût d'acheter cette laide chose pour l'abattre.

Heureusement pour nous, nous ne voyons Toulon et sa montagne grise qu'à travers les anfractuosités très belles de la côte. Ces divers plans de falaises d'un jaune doré, ornées çà et là de fortifications renaissance[5] d'un beau style et d'une blancheur pure sur le fond bleu de la rade sont des repoussoirs très pittoresques.

Mais c'est du côté de l'est que nous dominons la plus belle situation. Les pins d'Alep étendent leur gracieux et solide parasol sur nos têtes, la colline, plus rapide en cet endroit, place leurs sombres massifs à des plans différents qui composent admirablement le proscenium du tableau. La mer baigne le pied du monticule et ses premières ondes nous apparaissent coupées par une riante dentelure de buissons mollement agités. Ses flots bleus toujours plus largement ondulés à mesure qu'ils s'éloignent du rivage dessinent un golfe immense au fond duquel nous apparaissent les belles falaises de Carqueiranne et, au-delà encore les collines d'Hyères, sa longue jetée et ses îles vaporeuses. Cette grande perspective est admirable de lignes et de couleurs, elle est belle à tous les moments du jour car la mer a besoin d'un cadre et, à elle seule, vue d'un rivage plat, elle ne donne aucune idée de l'immensité, au-delà d'une vingtaine de vagues, elle n'a même pas d'horizon pour peu qu'elle soit agitée et il n'y a réellement que son premier flot qui intéresse. Plus on s'élève, plus elle grandit. De haut, notre pensée la domine. De près, c'est elle qui nous écrase de sa colère brutale ou de sa morne impassibilité.

De bons amis[6] nous installent et nous présentent à nos hôtes Mr et Mme T.[7], personnes aimables et vraiment bonnes pour nous, comme si elles devinaient à première vue que nous serons des amis reconnaissants. Nous louons les deux tiers de la maison à un prix très modéré et nullement discuté de part ni d'autre, pour trois ou quatre mois à notre volonté. Nous louons aussi une cuisinière, Rosine, bonne et brave fille qui chante et rit toujours, un domestique, Mr Nicolas, âgé de quinze ans, excellent enfant, toujours riant et chantant aussi. Nous avons par-dessus le marché un âne pour faire nos commissions, des poules pour nous égayer de leurs airs affairés tour à tour impertinents et craintifs,une petite chienne très intelligente qui nous

aime tout de suite, des tourterelles roses qui roucoulent jour et nuit. Quoi encore ? Des pigeons qui à tout instant jettent devant nos fenêtres l'ombre rapide de leur vol affairé.

La nuit vient. Nous voilà seuls. Nos amis retournent à Toulon.

Nos recherches botaniques nous conduisirent plusieurs fois sur la presqu'île du cap Cépet, beaucoup moins belle que celle du cap Sicier, mais plus riche en plantes basses. Les sérapias cordigère et **lingua** y croissaient plus belles que dans les sables de la Spezia ; les anthérics, fleur délicate et charmante que la marquise aimait de prédilection pour sa modeste fraîcheur et son doux parfum, remplissaient les taillis de pins, et sur la grève, diverses espèces d'hélianthèmes, de millepertuis nains, et une profusion de luzerne marine et de silène **à cinq blessures** tapissaient les sables fins et brûlants de la plage.

2e partie

Au baron de La Rive.

"Hyères est à deux heures de chemin de Toulon, et à une lieue environ de la mer, bien que, par je ne sais quelle habitude invétérée, bon nombre de Parisiens et de provinciaux du nord et du centre s'imaginent toujours que les **îles d'Hyères** sont le lieu de plaisance où se réunissent les malades et les touristes. Les îles d'Hyères, peu habitées, exposées à tous les caprices des vents et des vagues seraient un fâcheux séjour pour les gens délicats de santé ou d'habitudes.

"Malgré la petite distance qui sépare Hyères de Toulon, la civilisation s'en est tellement emparée qu'on s'y croirait dans un autre monde. Les affreuses bastides ont fait place à d'élégantes villas, les étrangers, les Parisiens, les parures et les carrosses animent les jardins et les routes. Les habitudes, les figures, les habitations et la culture se présentent sous un aspect si différent qu'en rentrant à Toulon on croirait volontiers quitter les environs de Paris pour la sauvage et dure Provence. Cependant je ne me suis point énamourée de ce comfortable[9] séjour, d'abord le comfortable n'est jamais qu'apparent dans ces pays méridionaux. Sauf Marseille qui est l'entrepôt des denrées de l'univers, et qui a pris récemment un essor de luxe extraordinaire, et sauf la vallée du Rhône où la vigne et le mûrier occupent de grandes zones fertiles, la Provence est une beauté en haillons quand elle n'est pas une laideur toute nue.

"Ses riches oasis de verdure et de fraîcheur sont trop disséminées et trop peu nombreuses pour répandre l'abondance sur cette croûte de montagnes chauves qui se soudent en chaînes et en massifs impénétrables sur presque toute la superficie du département du Var. On ne vit donc réellement pas bien dans ce pays quelque riche que l'on soit et nulle part je n'ai vu le paysan si dénué, le marchand si peu approvisionné, le sol si ingrat et les peines de l'homme si mal récompensées.

"Ceci, mon ami, n'est pas pour vous dégoûter de venir habiter les environs de Toulon. Vous n'êtes pas un voluptueux et si quelque chose manque en dépit de mes soins à votre bien-être, vous jouirez du moins en artiste d'une nature très pittoresque. Ici, ce grand caractère s'évanouit et voilà pourquoi vous ne vous y plairiez pas plus que moi. Les montagnes ne sont plus que des collines. La côte s'aplanit et va se mêler aux flots, au milieu de salines d'un aspect fort triste. Les jardins sont pleins d'orangers de petite taille et très serrés, de fraises bien arrosées, et de plantes exotiques très intéressantes ; les arbustes de nos serres tempérées sont ici en arbres

de plein air et c'est le véritable luxe de la ville. J'y ai vu des pittosporum de 15 à 20 mètres, des fabianas admirables.

"Mais tous ces beaux jardins sont clos de murs, et la libre promenade s'effectue entre ces murailles blanches qui n'ont rien de réjouissant. J'ai été voir le Gapeau tant vanté. C'est un clair ruisseau de six pouces de profondeur qui frissonne sans bruit sur un lit de sable et de petits cailloux. Ses mouvements sont gracieux, ses rives ombragées pullulent de rossignols, de jolis sentiers courent sous des berceaux de plantes sauvages, et on n'est pas fâché de revoir en bonne santé des ormes, des charmes, des frênes, des tilleuls, enfin presque tous nos arbres à feuilles renaissantes, dans ce pays de verdure sombre et tenace. Mais ce vallon n'a rien de plus enchanteur que la première venue de nos prairies naturelles au bord de nos rivières plus fécondes du centre de la France.

"La région d'Hyères manque donc du caractère des pays chauds sans avoir pour dédommagement les beautés des pays froids. C'est ce mélange adouci et vague qui plaît aux gens de loisir peu sensibles aux grandes scènes de la nature. La mer elle-même, vue de loin et sans accidents de falaises, à travers des bosquets arrangés et bien peignés, convient par la tranquillité de son aspect à des sens émoussés et à des imaginations craintives.

"Pour moi, il n'y a réellement ici qu'une belle chose, ce sont les montagnes de Toulon qui ferment et brisent fièrement l'horizon du côté de l'ouest. C'est le Pharon et le Coudon, ces deux puissantes masses aux lignes rigides. A la distance où elles m'apparaissent en ce moment, elles acquièrent une élévation et une importance qu'elles n'ont pas toujours de près : le soleil qui vient de se cacher derrière le Pharon, fait rayonner leurs silhouettes, et leur modelé disparaît sous une teinte plombée. C'est brutal, mais c'est grand, et c'est là l'expression vraie de la physionomie provençale.

"De Tamaris, sinon de la maison Caire, vous aurez aussi à votre horizon, — mais au nord-est — le profil du Coudon qui est la plus belle de ces deux masses calcaires. Elle sera donc éclairée en sens inverse. Quand derrière vous et autour de vous tout sera éteint et opaque, le Coudon vous apparaîtra reflété d'un rose tendre, puis d'un ambre doux, ensuite d'un lilas pur et enfin d'un gris de perle argenté à mesure que le soleil disparaîtra dans la mer. La colline du fort Caire, à deux pas de vous, présentera l'opposition de ses lièges et de ses pins obscurs sur cette illumination chatoyante et lui servira de repoussoir. Tout cela me fait songer, mon ami, au temps que j'ai perdu à Toulon pour améliorer, au gré de mes conseils, les conditions d'une affaire bien minime et pour en revenir à mon premier mouvement, qui était d'en finir à tout prix. Je ne regrette pas ce temps perdu, puisque je vas vous embrasser encore une fois avant de prendre mon vol vers le clocher de mon village. Mais dans ces montagnes dont je vous parle j'aurais pu faire des excursions intéressantes que j'ai négligées sans aucun profit pour mon cerveau."

Si j'ai rapporté cette lettre c'est parce qu'elle est un spécimen des observations générales que j'avais l'habitude de rédiger pour mon vieux ami, et parce qu'elle montre aussi de quelle façon évasive je lui ouvrais mon cœur dans ses jours de détresse. Sous le coup de l'enthousiasme, ou dans les fumées du ravissement intérieur, j'étais plus explicite, en ce sens que je lui disais mes agitations et mes rêveries, mais sans lui en spécifier la cause. Jamais je n'eusse voulu confier au papier le secret de ma folie et même j'avais pris la résolution de ne la laisser pressentir à personne, dans quelque épanchement que ce fût. Je sentais qu'on perd la moitié de sa force

quand on avoue sa faiblesse. Résolu à secouer mes esprits, j'allai voir les ruines de Pomponiana[10] qui s'étendent sur la côte et se perdent dans la mer. De là, je montai au hasard dans un bois où je trouvai les vestiges du faubourg de la ville antique. Un peu plus haut, j'arrivai au pied d'un château du XII[e] siècle, si semblable aux ruines qui couronnent la montagne d'Hyères qu'il me fallut quelques moments d'attention pour voir que c'était une villa moderne. C'est le château de Saint-Pierre-des-Horts dont les indigènes et les touristes ne font pas tout le cas qu'il mérite. Je n'aime pas les imitations modernes des choses anciennes, parce qu'elles sont toujours grossièrement infidèles. Mais celle-ci est l'œuvre d'un antiquaire[11] qui y a mis sa science et sa conscience. L'intérieur modifié au gré des habitudes du comfort moderne est d'un grand goût. Le site est plus original que celui d'Hyères. J'ai peu vu de demeures aussi poétiques.

Après trois jours passés dans ..... et brisent la monotonie de sa masse, et aux bas-fonds des premiers plans jonchés d'algues et de fucus. Je ne sais rien de plus triste que la pleine mer vue de niveau avec son implacable horizon. Elle s'agite en vain en se brisant sur la côte, c'est toujours une lame cachant et découvrant une autre lame. A travers la pluie qu'elle soulève apparaît un fond de tableau clair ou livide où l'œil irrité cherche en vain une issue. Rien ne donne moins l'idée de l'infini auquel on l'a tant comparée : c'est au contraire le fini dans toute sa rigueur, car la perspective plate est la plus courte des sensations. Aussi me permettra-t-on de dire que j'aime peu la mer par elle-même. Mais je ne sais rien de plus beau que son mariage avec la terre contemplé d'une certaine hauteur, et nulle part peut-être ce mariage n'offre de plus splendides tableaux que dans la partie du littoral au fond duquel Toulon est situé.

[George SAND]

Notes

1. Ici trois lignes raturées : "illusion dont nous aurons le temps de ne pas nous applaudir" ; elles confirment que ces pages n'ont pas été écrites le lendemain de l'arrivée. Le fort mistral n'a commencé que le 2 mars, d'après le journal de G. Sand.
2. En interligne : "qui ne me trompe guère", raturé ensuite. En fait, son appréciation la trompe, car le Coudon, plus élevé que le Faron, n'a que 702 mètres.
3. En note, raturé : "En apparence, mais en réalité, la pente est rude, mais praticable."
4. Depuis 1861, la montagne reboisée est redevenue verdoyante.
5. Cette erreur se retrouve dans le roman : aucun fort ne peut être dit de style Renaissance.
6. Charles Poncy, le maçon-poète et sa famille.
7. Antoine Trucy, avoué à Toulon, et sa femme.
8. En 1855, au retour d'un voyage à Rome, G. Sand était passée à la Spezia (entre Pise et Gênes).
9. G. Sand écrit comfortable et comfort : c'était alors l'orthographe normale du mot, fraîchement débarqué d'Angleterre.
10. Pomponiana : ruines présumées d'Olbia, colonie massaliote.
11. Antiquaire est pris au sens d'archéologue, obsolète aujourd'hui, mais courant alors. L'antiquaire en question était un savant botaniste, Ernest Germain, dit de Saint-Pierre.

LA SECONDE *LÉLIA* OU LE VERTIGE DE L'ESPÉRANCE : NOTE DE RELECTURE.

Pour Miguel Abensour

Bien qu'il soit généralement convenu d'accorder la préférence à la dernière édition revue par l'auteur, l'unanimité est loin d'être faite quand il s'agit d'éditer une œuvre qui a connu des avatars : la **Tentation**, de Flaubert, tel drame de Claudel... Pour **Lélia**[1], P. Reboul a choisi de fonder son travail d'éditeur sur l'originale de 1833 et on l'a loué de ressusciter un texte que la version de 1839 avait occulté. Je voudrais suggérer que la seconde **Lélia** n'est pas moins intéressante que la première, même si, confessant d'autres tourments, elle déplace l'accent de l'intime vers le social voire le politique. Un désespoir chasse l'autre.

De cette permanence dans la mutation, je ne retiendrai ici que le signe le plus pertinent : le maintien de l'épigraphe. Mais l'espérance cette fois n'est plus seulement l'attente d'un salut personnel par la communion amoureuse et la réalisation de l'être complet. Elle est désormais dimension ontologique, intuition d'une dynamique collective, ouverture de l'horizon humain, principe de l'utopie. Le parcours des trois personnages principaux éclaire ces variations et ce glissement[2].

Sténio se perd assurément de s'en tenir avec un narcissisme velléitaire à la première acception. D'une **Lélia** à l'autre, il ne connaît guère que "cette rage d'amour et cette fièvre d'attente"(91) qu'il croira satisfaire et qui à tout le moins le consumera dans la dégradation d'une conduite avilie. Rien n'illustre mieux le caractère réducteur de sa conception qu'au chapitre XXIV, la scène de sa rencontre avec Edméo : "Mille espérances me conviennent, mille frayeurs m'arrêtent, quoi que tu me conseilles en cet instant, je veux le faire", assure-t-il. Sa confession trouble Edméo au point de lui arracher cet aveu : "Plus d'une fois mon front a brûlé [...] à l'idée de tes espérances(376)." Mais Sténio refuse de s'engager à la suite de Valmarina, Edméo, à dire vrai, l'en sait incapable, tant qu'il ne sera pas "rebuté dans [s]es espérances". Il le quitte et "entonn[e] ainsi qu'il l'avait promis à Sténio un chant d'adieu"(380), hymne en prose d'une beauté étrange où s'épanchent les contradictions d'une âme de militant : "Sirius, roi des longues nuits, soleil du sombre hiver [...] rends l'espoir à mon âme tremblante et la force à mes membres glacés ! [...]. Comme toi, mon maître est grand, [...] comme toi, il répand la lumière, comme toi, il règne sur la nuit glacée ; comme toi, il marque la fin des beaux jours ?

Sirius, tu n'est pas l'étoile de l'amour, tu n'est pas l'astre de l'espérance [...], la bise chante tes splendeurs sur la corde d'airain de sa harpe lugubre.

C'est ainsi que l'âme où tu règnes, ô vertu ! ne s'ouvre plus à l'espoir ni à la tendresse [...].

Mon âme, c'est la nuit, c'est le froid, c'est le silence ; mais ta splendeur, ô vertu ! c'est le rayon de Sirius éclatant et sublime(380-381)."

Trenmor, en l'initiant presque malgré lui, ne le guérit pas du "scepticisme dont cette génération est abreuvée"(427). Lors de leur dernier revoir, il tente en vain de "sonder sa blessure et de la soulager en y versant le baume de l'espérance"(428). Tout à ses "passions brutales", "il ne lui reste [...]" plus pour Lélia que "de la haine"(429). Même Trenmor ne peut plus reconnaître en Sténio "un martyr de la vérité [...], un serviteur de la sainte cause". A ses reproches qu'"une colère généreuse" inspire, Sténio répond par de nouveaux "blasphèmes" : "Vous avez en moi

un bon serviteur ; servez-vous en et que l'ardeur du prosélytisme ne vous égare pas jusqu'à vouloir en faire un disciple. Quel droit avez-vous de m'imposer vos croyances et votre espoir ?"[431].

L'implacable lucidité de Lélia achève de l'"écraser"[530]. Il a renoncé à l'amour mais sans se dévouer avec constance à la régénération de la société qui lui faisait horreur : "Ce rôle de réformateur vous a lassé trop vite [...]. Voilà pourquoi je vous dis que vous êtes un être faible et que vous n'existez pas"[528]. Ultime lettre de Trenmor ; nouveaux "blasphèmes" et en réaction "un ultime accès de désespoir"[531]. Le suicide, qui, en 1833, prenait la forme d'un ironique rendez-vous avec Trenmor : "[...] j'ai tenu parole, Il me retrouvera ici"[300], interpelle, en 1839, Lélia comme le défi d'un brave : "Celui qui ne pouvait pas vivre a su mourir[581]."

Considéré à son terme, l'itinéraire de Lélia ne semble pas moins désolant. Certes, elle n'est pas étranglée par Magnus comme en 1833, mais son délire est suicidaire : "Ô Sibylle désolée, ô muette Pythie, brise donc ta tête aux rochers de ton antre...", s'écrie-t-elle au bout de sa quête vaine avant de "tomber raide sur le rocher" aux pieds de Trenmor[541]. Elle meurt désespérée mais ce n'est pas faute d'avoir cherché à briser le cercle de sa propre impuissance. Déçue par l'impatience destructrice de Sténio, consciente aussi de l'hiatus béant en l'état actuel de la société au cœur de chacun entre l'âme sociale et l'âme individuelle, elle a préféré "scinder [s]on existence, "sacrifier [s]a part de vie humaine à la vie divine", pour ne pas perdre sur les deux tableaux. Et ce choix la martyrise, qui n'entame pas l'ardeur de son cœur "éternellement jeune"[528].

Elle n'est pas parvenue d'emblée à cette résolution terrible, mais avant comme après, sa détermination n'a jamais faibli. En cela elle se distingue de Sténio dont pourtant elle ressent à sa manière les effrois ; à sa sœur Pulchérie, elle confie qu'"en n'aimant plus", elle a "cessé d'exister" : "Je connais un homme vertueux ; je crains de l'interroger ; j'ai peur qu'il ne me désespère en m'avouant qu'il ne voit dans la vertu que l'exercice d'un besoin inné chez lui ou qu'il me décourage en me disant de renoncer à tout, même à l'espérance[383]." Elle essaie bien d'aimer Sténio mais elle pressent que son attente sera frustrée et que, tout à la terre, Sténio oubliera "son rêve de perfection". Elle déclare pourtant qu'à l'encontre de Trenmor qui "a perdu l'espérance de tout bonheur sur la terre" mais garde "le feu sacré", elle a "perdu la foi"[384].

"Elle a souri quand je lui ai parlé de certaines espérances religieuses et sociales", se rappelait, quelques pages plus haut, Edméo en portant sur son scepticisme un diagnostic prudent mais aux connotations politiques marquées: "Elle est riche et libérale. J'ignore si elle est bonne."[337] En fait, Lélia voudrait croire mais, pour parler comme Custine, la volonté de la volonté ne lui est pas donnée : "Je ne puis pas aimer l'humanité, car elle est perverse et lâche. Il faudrait croire à son progrès et je ne le puis pas."[384] De cette situation déplorable, Dieu est le premier coupable, qui "permet à l'humanité de s'égarer ainsi", de créer entre les sexes une fausse hiérarchie "en plaçant un sexe sous la domination de l'autre"[385]. Trenmor-Valmerina ne convertit pas à proprement parler la clairvoyante Lélia mais sa lettre d'adieu qui lui rappelle "quels liens mystérieux [le] rattachent à des luttes funestes et à de pâles espérances" [406] la contraint à un examen de conscience rigoureux : elle ne s'engagera pas définitivement chez les Camaldules tant que subsistera quelque chance que "l'amant de Pulchérie réalis[e] les romanesques espérances qu'en d'autres jours

[Lélia et Valmarina] avaient conçues"(410). Que Valmarina le mette à l'épreuve en telle sorte qu'"il engendre de son propre fonds le désir et l'exécution des grandes choses"(411). Mais elle le devine perdu, néantisé par sa soumission aux préjugés masculins. Pourtant elle se montre sans illusion sur l'action même de Valmarina : "Allez arroser encore d'un peu de sang pur ce laurier stérile qui croît sur la tombe des martyrs inconnus." Elle ne peut affirmer sa liberté que dans la claustration, métaphore de la mort volontaire : "Malheur, malheur à cette farouche moitié du genre humain qui, pour s'approprier l'autre, ne lui a laissé que le choix de l'esclavage ou du suicide !"(412)

Racontant l'histoire de Trenmor(359-368), au début du livre il est vrai, Lélia ne manque pas de souligner qu'il "était né grand, mais âpre, rude et terrible comme une force destinée à la lutte [...]." "Le ciel, ajoute-t-elle, lui donna l'intelligence, l'instinct divin était en lui." "L'animal en lui" était si "noble" que "l'ivresse brutale [...] lui causait un besoin inextingible des joies de l'âme"(340). Mais il méprisait l'envie parce qu'il ne comprenait pas qu'elle supportât la pauvreté sans se révolter. Il méprisait la Science parce qu'il était trop tard pour qu'il en comprît les bienfaits."(362) C'est Lélia qui après son crime l'envoie sur les routes de l'expiation. De cette supériorité première, leur amitié garde toujours quelque marque. Aussi s'il reste pour Lélia le modèle de l'homme d'action, il ne la convainc jamais de l'utilité de la lutte présente. La vraie conversion Monseigneur Annibal l'accomplit. "Le sentiment de l'avenir était venu comme révélation prophétique s'emparer de lui et le pousser aux grandes choses."(464) Aussi Lélia qui l'a jugé "du premier coup d'œil" connaît les faiblesses du catholicisme mais est prête à suivre la route qu'il ouvrira. "Il s'agit de mettre en pratique, lui dit-elle, une foi qui est en nous. L'espérance vous soutient, vous qui depuis plusieurs années travaillez sans relâche."(464) Le célibat ecclésiastique est la cause de certaines de ses faiblesses mais le cardinal est d'une autre trempe que Sténio ; devant Lélia, il reste grand. "Son visage exprimait une passion ardente mais sans espoir et sans prière."(467) Avec des nuances dans la pratique de l'engagement l'abbesse et le prélat voient dans l'Eglise catholique le lieu des transformations futures. L'échec de Lélia - le cardinal meurt sans connaître de disgrâce - est à la mesure de leur erreur : "Cette amitié sacrée [...] eût pu produire de grandes choses dans l'intérêt de l'Eglise, si l'Eglise, comme toutes les puissances qui finissent, n'eût pris à tâche de se précipiter elle-même dans l'abîme où elle dort aujourd'hui sans espoir de réveil."(535) La narratrice prend le relais de son héroïne avant que Trenmor "s'efforce en vain de lui faire comprendre qu'elle s'était abusée en cherchant l'avenir dans le passé". Il annonce l'aube d'"une philosophie nouvelle, [d'] une foi plus pure". "L'âme ardente de Lélia ne pouvait s'ouvrir à ces espérances lointaines. Elle n'avait jamais su s'accommoder des promesses de l'avenir, à moins qu'elle ne sentît l'action que produiront ces choses agir en elle ou émaner d'elle."(537)

Elle n'est plus cette Lélia, qui "ravie dans la contemplation d'[une] nuit sublime", trouvait, apaisée, la force de bénir "la terre, fille du ciel" et de saluer "le jour qui [la] rendra à tous [s]es enfants" : "Sans doute alors tu te pareras d'attraits nouveaux ; plus riante et plus féconde, tu réaliseras peut-être ces beaux rêves poétiques que l'on entend annoncer par les sectes nouvelles et qui montent comme des parfums mystérieux sur cet âge de doute, composé étrange de hautaines négations et de tendres espérances."(496) Sténio ne pourrait plus la saluer de "prophétesse, qui a arraché au ciel les secrets de l'avenir"(529). Elle a oublié qu'elle était "née cent ans

trop tôt peut-être(428)et que l'homme qu'elle "pourrai[t] aimer ne naîtrait peut-être que plusieurs siècles après [s]a mort"(529). Quand la calomnie l'abat enfin, elle n'est plus que "désespoir sans bornes", mais elle récapitule l'antique aspiration de l'être humain à sa délivrance: "Prométhée, est-ce toi?[...] les hommes t'ont donné mille noms symboliques : audace, désespoir, rébellion, malédiction. Ceux-ci t'ont appelé Satan, ceux-là crime, moi je t'appelle désir."(540)

Le mot de la destinée humaine", elle l'a "oublié", "le talisman de la délivrance", elle l'a "perdu". Pythie, Sibylle, Madeleine, Béatrice, femme en un mot, "depuis dix mille ans", elle "entend planer le sanglot désespéré du désir impuissant". "Depuis dix mille ans, j'ai crié dans l'infini : **Vérité, vérité !** Depuis dix mille ans, l'infini me répond : **Désir, désir !**"(540-541)

Trenmor lui-même n'est pas éloigné de croire que "tout est mort sur cette terre maudite"(423), "le faible espoir qui reste" il le place dans la jeunesse dont l'orgueil et le dérèglement pourtant l'épouvantent, méconnaissant "tout ordre et toute justice, dès qu'elle raisonne sur les choses du lendemain"(424). Mais en 1839, comme en 1833, c'est pourtant lui qui au comble de la déréliction ramasse son bâton blanc et se remet en route, les yeux levés vers le soleil "qui lui montrait les cieux toujours accessibles à l'espoir des forts"(326). En 1833, le texte disait "l'espoir de l'homme".

Ce n'est donc pas le désespoir qui est le dénouement de la seconde **Lélia** quoi qu'en dise son auteur. Ce n'est pas l'espoir non plus ; du moins pour nous qui y déchiffrons l'inscription de l'utopie. Car avant de s'engager dans le bon combat, Sand mesure l'étendue du champ de bataille, comprend "Sybille armée du rameau d'or" (**Grève de Samarez**, notre édition, p. 460) que la victoire n'est jamais définitive, et l'enjeu jamais assuré. La seconde **Lélia** dès lors, quelles que soient ses insuffisances, nous concerne bien davantage que la première puisqu'elle dit une histoire qui dépasse le drame personnel. Sa modernité est telle que j'inscrirais volontiers à la place de l'ancienne épigraphe, cette formule d'Ernst Bloch : "L'espérance implique *eo ipso* la précarité de l'échec, elle n'est pas une assurance[3]."

L'espérance, l'espérance, toujours recommencée...

Jean-Pierre LACASSAGNE

NOTES

1. **Lélia.** Texte établi, présenté et annoté par Pierre Reboul. Paris, Garnier, 1960. Les chiffres entre parentèses qui suivent nos citations renvoient aux pages de cette édition.
2. Dans la logique de cette lecture, toutes nos références ne renvoient qu'aux variantes et additions de 1839.
3. **Verfremdungenl.214**, cité par André Dumas, dans **Utopie et marxisme selon Bloch**, Payot, 1976, p. 225.

UN DUEL MANQUÉ POUR GEORGE SAND

"S[ain]te-B[euve] me raconte les turpitudes de Mad. Dud[evant]" qui s'est donnée à Mérimée [...]. A un repas a été insultée p[ar] Dumas avec qui Pl[anche] devait se battre. D[umas] a demandé p[our] se rétracter, que Pl[anche] déclare n'être pas l'amant de Mad. Dud[evant]", note Charles Didier dans son Journal à la date du 29 juin 1833[1].

Le duel manqué entre Dumas et Planche, provoqué par une indiscrétion de Marie Dorval, est connu grâce aux lettres dont Planche avait été le dépositaire (trois lettres de Dumas, copie d'une lettre de Planche) et qui ont été publiées successivement par C.-P. Viens, Maurice Regard et Georges Lubin qui précise les prolégomènes de l'affaire[2].

L'ensemble de la correspondance échangée entre Dumas et Planche peut être regroupé aujourd'hui grâce à la découverte des documents conservés par Alexandre Dumas : trois lettres de Planche, une de Dumas, copie et brouillon de deux autres lettres de Dumas, deux billets des témoins de ce dernier[3].

Nous tenons à exprimer notre gratitude à Monsieur et Madame Tainon qui ont bien voulu nous ouvrir leur collection et nous permettre de reproduire ces lettres, M. Jean Tainon nous en procurant encore une excellente version dactylographiée.

Claude SCHOPP

I
PLANCHE A DUMAS

[Paris, 24 juin 1833]

Mon cher Dumas, vous avez dit vendredi dernier 21 juin 1833, devant quatre personnes que je n'ai pas besoin de nommer[4] : "Je voudrais de bon cœur avoir un duel avec Planche ; mais, si, je le provoquais, il me tournerait le dos et il n'en serait que ça." Deux de ces personnes ont pu voir par leurs yeux que vous m'avez rencontré dix minutes après ce propos et que vous ne m'avez pas provoqué.

Cependant, il est absolument indispensable que je vous demande une réparation publique : l'injure dont il s'agit me concerne personnellement et exclusivement ; nul autre n'y est mêlé même indirectement.

Comme je suis l'offensé, vous penserez comme moi, je l'espère, qu'il m'appartient de régler la date, le lieu, le genre et les conditions du combat.

Mes yeux sont malades et ne me permettent pas d'écrire, je suis forcé d'ajourner notre rencontre à quelques jours ; j'emploierai tous mes soins à en rapprocher le terme ; je vous préviendrai et vous prie de vous tenir prêt[5].

Tout à vous
Paris ce 24 juin 1833

Gustave Planche

P.S. : Je n'aurais pas attendu trois jours pour vous faire part de ma résolution si je n'avais compté sur une guérison beaucoup plus prochaine.

[Adresse :]
Alex. Dumas

Aut., coll. M. et Mme Tainon. 2 p. Seules la signature et l'adresse sont de la main de Planche.

II
DUMAS A PLANCHE

[Paris, 24 juin 1833][6]

Vous m'avez mal compris mon cher Planche : j'ai tenu à rétablir les faits dans leur exacte vérité, mais je tiens en même tems beaucoup à la rencontre que vous me proposez : ces choses-là sont comme un dîner, elles s'acceptent toujours, à moins qu'on ne soit invité autre part.

Je suis donc comme vous me l'avez demandé à vos ordres pour le jour et le lieu : quant aux armes ce sera l'affaire de nos témoins.

Tout à vous

Alex Dumas

J'allais vous écrire hier lorsque j'ai reçu votre lettre, une guerre de propos me va peu, et comme je vous crois de l'influence sur Georges S., je comptais vous rendre responsable de tous les caquets qu'elle me faisait depuis deux jours : vous voyez que votre lettre a prévenu la mienne et voilà tout : je vous remercie du bon goût de votre provocation, vous voyez que je sais le comprendre et y répondre.

[Adresse :]

Monsieur Gustave Planche

Aut., Lovenjoul, E 889, fol. 7, sur papier à en-tête de la Revue des Deux mondes.

II bis
MINUTE DE LA LETTRE PRÉCÉDENTE

[Cette minute, de la main de Dumas, figure dans la collection de M. et Mme - Tainon, avec cette mention : "Copie exacte de la lettre que j'ai remise de la part de M. Dumas à M. Planche. GERDÈS[7]."]

Vous m'avez mal compris, mon cher Planche, j'ai tenu à rétablir les faits sous leur véritable point de vue : mais je tiens en même tems beaucoup à la rencontre proposée : ces choses-là sont comme un dîner elles s'acceptent toujours à moins qu'on ne soit invité ailleurs.

Je suis donc comme vous me l'avez demandé à vos ordres pour le jour et le lieu ; quant aux armes ce sera l'affaire de nos témoins.

Tout à vous

Alex Dumas

J'allais [*rat. :* je comptais] vous écrire hier lorsque j'ai reçu votre lettre : une guerre de propos de femmes me va peu, et comme je vous croyais de l'influence sur G. S. je comptais vous dire que je vous rendais responsable de tous ceux, qu'elle me faisait depuis deux jours ; vous voyez que votre lettre a prévenu [*rat. :* ne fait que prévenir] la mienne et voilà tout ; je vous remercie du bon goût de votre provocation, vous voyez que je sais le comprendre et y répondre.

[Adresse :]

Monsieur Monsieur Gustave Planche
6, rue des Beaux-Arts
Paris

III
PLANCHE A AUGUSTE [VÉRET ?][8]

[Paris, 25 juin 1833]

Monsieur,

J'ai mûrement pesé les lignes signées de Dumas que vous m'avez apportées hier lundi 24 juin 1833 et voici les questions que je trouve convenable et nécessaire de poser à propos de ces lignes.

Vous m'obligerez, Monsieur, en priant Dumas de les résoudre clairement, par écrit et avec sa signature.

1° Quand il a dit qu'en refusant de descendre au jardin, je paraissais lui **tourner le dos**, quelle était sa pensée, son intention ; quel sens positif attachait-il à ces paroles ?

2° A-t-il voulu dire que je craignais de le voir et de lui parler ?

3° N'a-t-il pas su par Bulos que je voulais descendre et que Bulos s'y est opposé ?

4° Ne sait-il pas que j'ai quitté la maison plusieurs minutes seulement après la fin de la discussion et qu'il lui suffisait de monter pour me parler ?

5° N'est-il pas vrai que j'ai répondu à ces mots prononcés par lui [devant] 2 des 3 frères : *je vous cherchais* par ces mots-ci : *je suis prêt à vous entendre : voici deux personnes qui nous entendront ?*

6° N'est-il pas également vrai qu'entre Dumas et moi, il n'a été question absolument que de Bulos ?

Ayez, monsieur, l'obligeance de m'envoyer dans la journée la solution signée à ces questions au bureau de la *Revue* entre trois et quatre heures et je vous ferai porter ma réponse.

T[out] à vous

Gustave Planche

[Adresse :]

Monsieur Monsieur Auguste [Véret ?]
rue de la Chaussée d'Antin 62
Paris

III bis
AUGUSTE [VÉRET] A DUMAS

J'ai répondu à Mr. Planche que vous ne pouviez répondre à ses questions.

Qu'il était ridicule de poser une demi-douzaine de questions p[ou]r une affaire si facile à terminer.

Enfin, qu'il était inutile qu'il attendît une réponse de vous parce qu'il valait autant vous demander compte de vos pensées et de vos actions.

Je vous le répète, je ne pars qu'à 7 heures, si d'ici-là vous pensez avoir sérieusement affaire à Mr. Planche, je retarderai avec plaisir mon voyage, et je suis entièrement à vous.

Votre ami

Auguste

[Adresse :]

Mons. Alex. Dumas

Aut., coll. M. et Mme Tainon. 2 p. 1/4 (Seules la signature et l'adresse de la lettre III sont de la main de Planche).
Copie de la lettre de Planche seule Lovenjoul, E 889, fol. 9, sans le "T. à vous" ; une seule variante : "par ceux-ci" au lieu de "par ces mots-ci".

III ter
AUGUSTE [VÉRET ?] A DUMAS

[Paris, 25 juin 1833][9]

Mon cher ami,

Je viens du bureau de la *Revue*. M. Planche qui demandait une réponse à 3 heures n'y est point venu.

Voyez ce que vous avez à faire.

A v[ous].

Auguste

[Adresse :]

Alexandre Dumas

IV
DUMAS A PLANCHE

[Paris, 25 juin 1833][10]

Mon cher Planche,

Je ne suis ni duelliste ni joueur, mais quand j'avance ma parole ou mon argent jamais je ne les retire.

Vous avez copie du propos que j'ai tenu : je ne rabats pas un mot ce sera notre rencontre seule qui me prouvera que vous ne tournez pas le dos.

Tout à vous

Alex Dumas

Il n'y a qu'un cas où je pourrais avouer que j'ai eu tort de dire ce que j'ai dit c'est celui où vous m'écrirez positivement que n'étant pas l'amant de Me G. Sand, vous ne pouvez répondre ni de ses propos passés ni de ses propos à venir.

Aut., coll. M. et Mme Tainon. 1 petite page.

J'ai dit et je le signe :

— Madame, lorsqu'on vient demander une explication en se faisant accompagner d'un homme, on rend l'homme responsable des suites : je ferais volontiers l'homme qui vous accompagne responsable de ces suites, mais il paraît, puisqu'il ne veut pas descendre, qu'*il me tourne le dos* : j'aurais cependant volontiers un duel avec lui.

Alex Dumas[11]

Aut., Lovenjoul, E 889, fol. 7.

V
PLANCHE A DUMAS

[Paris, 27 juin 1833]

Mon cher Dumas,

N'étant pas l'amant de Madame Sand, je *ne dois répondre ni de ses paroles passées ni de ses paroles à venir.* Il y a plus je n'ai pas le droit de le faire, puisque je n'ai pas eu la permission, comme ami, d'assister à la discussion.

Je vous ai demandé réparation d'un propos insultant pour moi ; veuillez le rétracter par écrit ou de vive voix devant témoin, ou m'en rendre raison.

Paris ce 27 juin

T[out] à v[ous]

Gustave Planche

[Adresse :]
Monsieur Monsieur Alexandre Dumas
rue Saint-Lazare, 40
Paris

Aut., coll. M. et Mme Tainon. 1 p. (Seule la signature est de la main de Planche).

VI
DUMAS A PLANCHE

[Paris, 27 juin 1833]

Mon cher Planche,

Le bruit public vous désignait comme l'amant actuel de Mad. G. S. Vous donniez créance à ce bruit, en accompagnant cette dame lorsqu'elle me vint demander une explication : ne pouvant donc avoir une affaire avec elle je désirais bien sincèrement en avoir une avec vous.

Aujourd'hui, vous me dites que n'étant pas son amant vous ne pouvez ni ne devez répondre de ses propos passés, ni futurs, et que le bras que vous lui donniez, ne lui était donné ni à titre de défenseur ni à titre de répondant : vous comprenez que dès lors le mot qui vous a blessé, n'est plus de ma part qu'une absurdité : considérez-le comme tel et dites je vous en supplie dans le premier article que vous ferez sur moi que je suis un imbécille. Je l'aurai bien mérité en vous cherchant à vous une aussi sotte querelle.

Tout à vous

Alex Dumas

[Adresse :]
Monsieur Monsieur Planche
Paris

Aut., Lovenjoul, E 889, fol. 11.

VI bis
BROUILLON DE LA LETTRE PRÉCÉDENTE

Mon cher Planche,

[*rat.* Je ne vous apprendrai rien en vous disant que la querelle que je vous cherchais si gratuitement]

Le bruit public vous désignait comme l'amant actuel de Georges Sand. Vous donniez créance à ce bruit, en [*rat.* :l'] accompagnant cette dame dans l'explication qu'elle venait me demander ; ne pouvant donc avoir une affaire avec elle, je désirais bien sincèrement en avoir une avec vous.

Aujourd'hui, vous me dites [*rat.* : sur votre parole] que [*rat.* : vous n'êtes pas son amant] n'étant pas son amant vous ne devez ni ne pouvez répondre de ses paroles passées ni futures [*rat* : l'attaque je] et que le bras que vous lui donniez, ne lui était donné ni à titre de défenseur ni à titre de répondant, vous comprenez que dès lors le mot qui vous a blessé n'est plus de ma part qu'une absurdité ; considérez-le comme tel et dites, je vous en supplie, dans le premier article que vous ferez sur moi que je suis un imbécille. Je l'aurai bien mérité en vous cherchant une aussi sotte querelle.

Tout à vous [*rat.* : mon cher]

Alex Dumas

[Mention :] Remise par nuit à Planche[12]

Aut., coll. de M. et Mme Tainon, 1 p.

NOTES

1. Copie Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul, D 672 bis, fol. 20, V°.

2. Aut., Lovenjoul, E 889, fol. 7, 9, 11, 13.

G. P. Viens, **Modern Language Notes**, "An Exchange of notes over George Sand", November 1941, pp. 549-551.

Maurice Regard, **L'Adversaire des romantiques, Gustave Planche**, Paris, Nouvelles Editions Latines [1955], t. II, pp. 74-78.

George Sand, **Correspondance**, textes réunis, classés et annotés par Georges Lubin, Paris, Ed. Garnier Frères, tome II, [1966], pp. 336-338, note 1.

3. S'il nous a semblé inutile de revenir sur les origines de l'affaire parfaitement analysées par M. Lubin, il nous a paru nécessaire de reproduire les lettres conservées à la Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul qui, bien que déjà publiées (avec quelques légères fautes de lecture), permettent de reconstituer dans son intégralité la correspondance échangée entre Dumas et Planche. Nous respectons scrupuleusement l'orthographe et la ponctuation des autographes.

4. Quelles sont ces quatre personnes ? George Sand, Buloz et les deux frères Bonnaire : Félix et Florestan.

5. Gustave Planche souffrait d'ophtalmie, ce qui explique qu'il se soit contenté uniquement de signer et d'adresser la lettre.

6. La datation présente une difficulté : elle suit d'un jour la lettre I ("J'allais vous écrire hier lorsque j'ai reçu votre lettre.") et précède la lettre III également d'un jour ("les lignes signées de Dumas que vous m'avez apportées hier lundi 24 juin"). La lettre I, malgré la date, serait-elle en fait du 23 juin ?

7. Gerdès, caissier de la **Revue des Deux mondes**, dont la laideur était une intarissable source de plaisanteries parmi les collaborateurs de la revue.

8. Identification incertaine, établie (pour le prénom) par la signature et l'adresse, malheureusement raturée et peu lisible.

Maurice Regard attribue comme témoin à Dumas — avec quelque vraisemblance — Alexandre Bixio, dont il fait le destinataire de cette lettre ; mais Bixio n'habite pas à cette adresse.

9. D'après le dernier paragraphe de la lettre III.

10. Il pourrait s'agir de "la solution signée" aux questions de Planche, laissées le 25 juin au bureau de la revue. Il est curieux que cette lettre ne figure pas parmi les papiers de Planche, le destinataire. A-t-elle été retournée à Dumas en même temps que sa réponse (lettre suivante) ?

11. Copie des "propos" tenus par Dumas à George Sand lors de l'entrevue orageuse du vendredi 21.

12. Cette mention semble de la main de Gerdès.

SAND ET MUSSET DANS VENISE LA ROUGE

Songeant à Sand, à Musset, aux Amants de Venise tant célébrés et honnis depuis un siècle et demi, je reprenais cette vie de Sand par Joseph Barry (Ed. du Seuil) qui vient de paraître aux Etats-Unis et en France et qui relègue au grenier les biographies précédemment parues. Depuis quelques mois, j'avais lu, avec un intérêt croissant, les quinze volumes publiés à ce jour de la Correspondance de George Sand, travail admirable dû à Georges Lubin — qui, je le dis en passant — considère Sand comme un précurseur de ceux qui fondèrent le P.E.N. CLUB, à cause de leur attachement à la liberté, à la tolérance, au sentiment de la responsabilité des écrivains.

Et voici que me tombait inopinément sous la main l'ouvrage tout récemment paru de Dominique Desanti **Les Clés d'Elsa** (Ed. Ramsay), consacré à une femme écrivain, Elsa Triolet, que j'ai bien connue, sinon bien aimée. Dans ce livre, un épisode dramatique à Venise en 1928, alors qu'Aragon fait un séjour en compagnie de sa riche, belle et extravagante amie de l'époque, Nancy Cunard.

Tentative de suicide du poète. On le saura. Mais sa nuit de Venise est un cauchemar :

"Plus rien ne m'est cher pas même l'amour
Et quand je dis amour ce mot, comme une mer
Etoiles, Etoiles qu'êtes-
Vous
Devenues
Je comprends aujourd'hui ceux qui se mutilent
Ceux qui crèvent leur tympan pour ne plus entendre
Un nom qui les fatigue
Leurs yeux pour ne plus voir la langueur d'autres yeux."

"Cela aurait été tellement plus simple, dit encore Louis Aragon, s'il n'y avait plus eu besoin de parler, de s'excuser, de mentir, de rendre les choses faciles à autrui, de faire que l'on passe à un autre sujet de conversation." C'est ce que l'écrivain appelle le **mentir-vrai**. Sand et Musset sont-ils vraiment si loin ? N'ont-ils pas étalé leur mentir-vrai face à l'Europe ?

Quel parallèle inattendu mais étrangement fécond entre le couple Sand-Musset et celui non moins disparate formé par Elsa et Louis !

"L'arrière-texte de toute la vie, murmure plus tard Aragon, c'est uniquement la mort." Musset eût contresigné cet aveu mais non pas, mais jamais George Sand.

Et précisément, le message de leur illustre, poignante, bavarde et parfois ridicule tragédie de Venise, ce message est cet affrontement hasardeux de la vie et de la mort, incarné par les protagonistes de la pièce.

Pour reprendre une formule de cet autre passager de Venise au génie si ailé, je veux parler de Jean Cocteau, l'histoire — celle de Sand et Musset — est de celles qui, pour bien commencer, ne s'en terminent que plus mal. Histoire d'amour ou histoire de catastrophe déclenchée par la passion folle et la folie tout court ?

*

* *

L'affaire Sand-Musset, on le sait et je n'en retracerai pas les péripéties, commence en juin 1833, lorsque, dans un restaurant de la rue de Richelieu à Paris, George Sand, invitée par le directeur de la Revue des Deux Mondes, fait la connaissance de Musset. Elle a trente ans, Alfred, vingt-deux : il était, aux dires de Sainte-Beuve "le printemps même".

Depuis la publication de son premier roman, **Indiana**, deux ans auparavant, la Baronne Dudevant s'est métamorphosée en George Sand. "Je vous aime comme un enfant", avoue très vite Musset qui incarne le génie adolescent dans tout son rayonnement. Comme un enfant ? George est touchée jusqu'au cœur. Sa nature androgyne trouve en Alfred une réponse ambiguë. Amants le 29 juillet, ce couple, féminin-masculin, avec toute moderne complexité, s'embarque pour l'Italie le 12 décembre 1833.

Le point culminant du voyage se situera, on le sait, au Danieli, Sand et Musset seront donc les personnages d'un grand drame romantique dans lequel le bon docteur Pagelle jouera le rôle de figurant. Ce drame n'est-il pas à la fois l'illustration et la critique du vers : "Les chants désespérés sont les chants les plus beaux" ? Il est vrai que le désespoir, l'emphase émotive et verbale mais aussi l'obsession de la mort et l'approche de la démence (qui ne sont pas uniquement littéraires mais tiennent à la maladie dont seront tour à tour victimes les deux amants) occuperont la place que l'on sait dans les actes de ce qu'il faut bien appeler une représentation, puisque, pour la première fois peut-être dans l'histoire de la littérature, la liaison en quelque sorte publique de deux écrivains va tenir, en Europe, le premier rang. C'est la découverte de l'écrivain-personnage et de la publicité (on dirait aujourd'hui de la "pub") que l'on peut en tirer. De Sand et Musset à Gabriele d'Annunzio et jusqu'à maintenant une voie est ouverte dans laquelle s'engouffreront mémorialistes, journalistes et chroniqueurs, amateurs de potins et dîneurs en ville.

L'amour-spectacle, l'amour-passion est-il nécessairement une catastrophe succédant à une irrésistible tentation ? La présence parmi nous de Denis de Rougemont, l'auteur de **l'Amour et l'Occident** devrait nous inviter à poser fortement cette question.

L'une des plus célèbres histoires du monde, qui tant a fait s'émouvoir les romanesques, les romantiques et aussi les midinettes se solderait-elle par un constat d'échec — plutôt sinistre — dont l'un des héros ne se remettra pas : une fois la démence et le crime esquivés, à demi-rêvés, à demi-ressentis, la grâce (grâce du Diable comme on le dit de la beauté) s'en est allée.

Peut-être parce que la beauté inventée par Venise, la beauté insolite et onirique dont elle est l'expression n'est en rien naturelle, donc pas réelle, encore qu'apparemment très matérielle. Puisque création humaine avec ce que cela comporte de calcul, de défi, d'imagination mêlée à une transmutation magique de la richesse. Avec ce que cela comporte aussi de corruption. De la corruption procède la vie même, fertilisée, de la corruption procède aussi la fièvre, l'empoisonnement, la défaite, la mort.

Amori et dolori sacrum, devise barrésienne pour Venise. "Venise triste à cause que son vieux corps d'amour n'est ville qu'à demi" (J. Cocteau), Venise où les âmes sensibles vivent à leur avantage ou à leur dépens "l'heure de vérité".

Les conséquences du passage à Venise de George et Alfred sont multiples et d'abord littéraires, tant seront nombreux les livres qui, du vivant de nos Amants terribles jusqu'à André Maurois, en passant par l'ouvrage qui fut célèbre de Charles

Maurras, ont raconté, discuté, polémiqué.

De 1833 à nos jours, la fortune littéraire de nos deux écrivains a elle-même subi des variations. La poésie de Musset, jadis tant admirée des jeunes, a perdu non de son éloquence mais de sa force. Aujourd'hui si les muses donnaient des baisers, elles feraient rire. Certains des premiers et des derniers poèmes d'Alfred demeurent, gardent leur accent, comme aussi et surtout son merveilleux théâtre, au premier rang du Théâtre français.

Quant à Sand qui fut, au XIX[e] siècle, mais avec tellement plus de force, de générosité et d'intelligence, une préfiguration de Simone de Beauvoir, que de scandale et que de gloire ! Sa vie indépendante due à son travail acharné, ses amours non pas subies mais voulues, sa façon de se vêtir comme sa façon de penser, son féminisme ardent mais raisonnable, sa foi dans le progrès et dans la liberté, son admirable charité, son horreur du terrorisme sous toutes ses formes, sa conception d'une littérature profondément ancrée non sur le réel comme les naturalistes mais sur le vécu, sur l'Etre, tout cela a valu à George Sand une renommée mondiale, une influence immense notamment sur la littérature russe du XIX[e] siècle.

"Sœur de Goethe", dit Henry James, "précurseur de Tolstoï", note Maurras. Et puis, dès le début de ce siècle, cette gloire universelle s'estompe et plus particulièrement en France où Sand est délaissée, ses courts récits réservés par les instituteurs aux enfants des écoles. Si bien qu'il faudra attendre les dix dernières années, la publication de la Correspondance due à Georges Lubin et déjà mentionnée, correspondance qui, à elle seule, assure à George Sand une place hors pair pour que resurgisse sous un éclairage nouveau une œuvre énorme, inégale dont plusieurs livres de premier plan : **Consuelo, Histoire de ma vie,** (éditée dans la Pléiade, ce qui est une consécration), **Indiana,** etc.

Aujourd'hui, ont été réédités de Sand bon nombre de romans et de récits de voyage, qui tous témoignent **d'un besoin frénétique d'écrire.**

A Venise, harcelée par des besoins d'argent, angoissée par l'état de santé, l'état mental d'Alfred, Sand rédige un texte admirable **Lettres d'un voyageur** et aussi **Leone Leoni,** roman qui s'ouvre sur un bal travesti et finit par une reconnaissance masque bas.

Masque bas, c'est à quoi Venise contraint les deux amants ramenés au prosaïsme des corps. Le 1[er] janvier 1834, dès l'arrivée, Sand s'alite en proie à une sérieuse crise de dysenterie. Musset s'en dégoûte, s'en irrite, court la ville, les filles et les tavernes. Il déclare à sa maîtresse **ne pas l'aimer.** La porte est fermée entre les deux chambres.

Quoi qu'il se soit passé après entre Elle et Lui, quoi qu'ait raconté Paul de Musset, rien ne peut excuser le comportement de son frère, son égoïsme d'enfant gâté, son incapacité d'assumer pas seulement l'amour mais le respect de soi.

Comme nous voici loin de la pensée de Swedenborg qu'apprécia tant Sand : "Deux êtres qui s'aiment bien sur terre font un ange dans le ciel."

Faut-il faire nôtre l'analyse (marxiste) d'Henri Lefebvre. Je la cite, aussi bien pour ce qu'elle nous apporte, que par ses manifestes insuffisances :

> *"Si nous ne voyons pas clairement pourquoi et comment l'intelligentsia alors naissante reflète ou réfracte la réalité historique et sociale, nous ne pouvons rien comprendre au romantisme. En particulier, Musset, avec ses*

contradictions multiples, mélangeant inextricablement la débauche et l'idéalisme, l'amour vénal (dont il use et abuse) et la recherche de l'amour absolu, le souci de la pureté et le goût pervers de la souillure, l'exaltation sentimentale et les invectives contre les femmes, Musset nous paraît alors un simple farceur mélancolique." (1970)

Certes, nous ne pouvons pas traiter Musset aussi mal, même si la sociologie marxiste n'est pas capable de rendre compte mieux que superficiellement du phénomène poétique.

Revenons à Sand, parce que, des trois personnages du drame vénitien, elle est le plus intéressant et le plus vrai.

Henry James note "qu'elle se levait très tôt pour travailler : elle était pressée d'écrire parce qu'elle possédait le plus grand instinct d'expression qui eût jamais été donné à une femme ; une faculté qui conférait une importance capitale à toute passion, toute douleur, toute expérience et toute révélation".

Face à ce jugement, que vaut l'opinion de Baudelaire sur Sand, qui tant eut d'influence sur les écrivains et critiques de ce siècle : "J'ai toujours été étonné qu'on laissât les femmes entrer dans les Eglises. Quelle conversation peuvent-elles tenir avec Dieu ?" L'odieux et la sottise de ce propos égalent les jugements portés par le poète des **Fleurs du mal** sur la "femme Sand". Ils doivent nous rappeler que ce poète de génie s'est aussi souvent trompé dans ses jugements sur les peintres et sur les écrivains. Aujourd'hui nous avons le droit de préférer à l'"impeccable" Gautier une femme qui, dans son dialogue avec Flaubert, autre idole esthétique de notre temps, se situe du côté de la générosité vraie, celle du cœur, de l'esprit, de l'invention, et non du côté d'un formalisme étouffant.

Telle est aussi la grande leçon de Venise, tout au moins de cette crise vénitienne et littéraire que j'évoque : c'est la leçon même de la Vie, de l'amour de la vie. Face à la frénésie de Musset, à son déséquilibre, aux menaces de déraison, George Sand réagit comme on le sait. Sa longue aventure intellectuelle, ses aventures du cœur et aussi des sens (la frigidité de Sand est un leurre complaisamment répété par les historiens de la littérature) valent parce qu'elles sont d'abord une montée vers la libération de l'être, vers plus de compassion, vers plus de compréhension des autres.

C'est pourquoi on peut affirmer aujourd'hui que l'on est du côté de Sand si, en dépit de toutes les tyrannies, de tous les dangers et de toutes les incitations au néant, on parie pour un humanisme — si sournoisement, si méchamment condamné par des esprits prétendument d'avant-garde.

Dans le pathétique affrontement de deux êtres, au bord de la lagune, Venise va jouer, comme elle l'a fait si souvent, le rôle de révélateur. Révélateur de la défaite, de la déchéance, de la désagrégation de l'être. Mais révélateur aussi de cette fermeté d'âme dont Sand nous donne inoubliablement l'exemple.

Et rappelons-nous qu'aux terroristes des lettres, aux pions, aux pédants, aux pisse-froid, aux esprits scolaires, à tous ceux qui n'ont d'appétit ni pour vivre ni pour lire, ni pour aimer, George Sand donna une fameuse leçon d'esthétique. Elle a été, elle est cette grande âme qu'a saluée Victor Hugo.

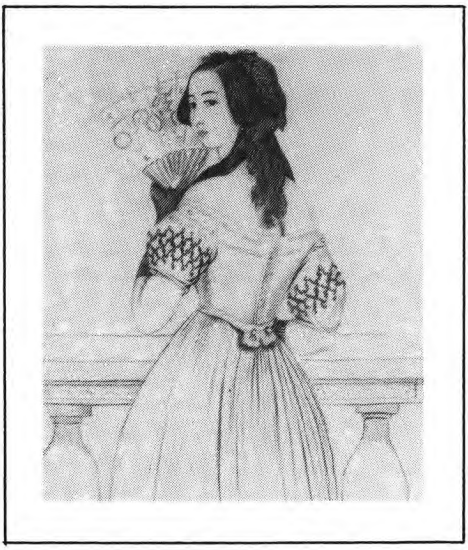
*
* *

C'est ainsi que cette vieille histoire de crise et de rupture, cette histoire défraîchie, jaunie comme un daguerréotype, permet à chacun quelques réflexions salutaires, réflexions sur le plaisir, la tendresse, la constance, la maîtrise de soi, l'ouverture aux autres.

Par-delà un sentimentalisme démodé, l'expression trop humaine et quelque peu emphatique d'une double souffrance qui fut partiellement authentique, Venise nous parle encore par la voix de Sand et de Musset comme par les voix de tant d'artistes et d'écrivains italiens et étrangers. Ce qu'elle nous dit, en ce monde sans pitié, est un langage qui transfigure le quotidien. Ce qu'elle nous rappelle : c'est dans le désastre même, au fond de notre nuit, au bout de notre voyage que, malgré tout, doit s'affirmer notre aspiration à exister fût-ce un instant, à obtenir, à mériter quelques moments d'une vie pleine. Tout le reste n'est que littérature, c'est-à-dire apitoiement sur soi, mauvais usage des mots.

Il nous reste précisément ces mots à apprivoiser, inventer, il nous reste aussi le souffle qui nous caresse, nous enveloppe et qui, à travers la lagune, semble apporter et emporter tour à tour, inextricablement mêlés, les cris, les plaintes, les chansons des vivants, les parfums de la terre et l'odeur forte de l'infini marin.

René TAVERNIER



HEINE JUGEA SAND

"le plus grand écrivain depuis la Révolution de juillet"

En présentant une exposition intitulée **Heine à Paris** à l'occasion du cent-cinquantenaire de son arrivée dans notre capitale, le Goethe Institut donna récemment au public français l'occasion de se familiariser avec la longue et féconde "vie parisienne" (1831-1856) de celui qui fut appelé "l'Aristophane allemand". Vie parisienne illustrée, à l'intention des germanistes, par un téléfilm dont plusieurs scènes étaient consacrées à George Sand. Les visiteurs moins familiarisés avec la langue avaient la ressource de parcourir les divers panneaux et vitrines composés d'autographes, gravures, objets, photographies formant autant de jalons du cheminement d'un auteur qui se voulut un trait d'union entre deux cultures.

Une pareille destinée ne peut laisser les sandistes indifférents, ne fût-ce qu'en raison des liens d'amitié ayant uni le chaleureux humoriste et celle à qui dans ses lettres il attribuait un cousinage de fantaisie.

Du fait aussi du relatif parallélisme de leurs évolutions politiques. De sept ans l'aîné de Sand, Heine avait été élevé par une mère qui tenait **l'Emile** pour une bible. Sa prime adolescence avait été marquée par l'occupation par la France de sa cité natale, Düsseldorf (1806-1813). Pour lui, Napoléon I[er] apparaissait comme l'incarnation héroïque d'un génie historique destiné à libérer du despotisme les peuples opprimés (et notamment les Juifs dont il était).

Mais la relative libération française ne dure pas. Il faut subir l'oppression prussienne. Jusqu'à ce qu'un nouveau sursaut français arrache Heine à son pays pour en faire à jamais un citoyen de fait du nôtre.

Le même événement enlève Aurore Dupin à sa médiocrité bourgeoise, à peine pimentée d'adultère. La Révolution de juillet, qui attire dans son sillage Aurore et Sandeau à Paris, sera l'événement décisif pour le mûrissement de la pensée politique de Heine : dans cette révolte de type populaire où ses compatriotes Goethe et Hegel ne voulurent voir qu'une grave menace de subversion, il décèle quant à lui une enthousiasmante marche en avant. C'est que sa vision culturelle, tout comme celle d'un Feuerbach ou d'un Büchner, est étroitement liée à la nécessité d'une profonde transformation de l'ordre social existant. Ne faut-il pas s'opposer à tout prix à la résurgence de l'Ancien Régime ?

Etant donné cette concordance d'aspirations, la rencontre de George Sand et de Heine devait s'inscrire dans l'ordre des choses. Arrivé à Paris dès le printemps 1831, l'Allemand rencontrera le jeune auteur français dès l'automne 1833. Il suffit d'évoquer les lieux et les milieux familiers au poète d'outre-Rhin pour retrouver le cadre sandien : mêmes fréquentations ou presque de libéraux, d'exilés, de saint-simoniens.

Le but immédiat de Heine - contribuer, par sa collaboration, à l'**Allgemeine Zeitung** de Augusta (1831-1832 puis 1840-1843) à établir une médiation culturelle franco-allemande à fonction démocratique et progressiste - n'est pas pour déplaire à l'écrivain français. Les deux auteurs sont fermes partisans d'une action de l'individu pour transformer la société. Ensemble, ils rejettent la conception de "l'art pour l'art". Certes, leur technique littéraire les sépare : l'art ironico-réaliste de l'Allemand n'a rien à voir avec la manière sandienne. Mais s'il arrive à Heine de reprocher

trop de moralisme à sa "cousine" ou de marquer quelque réserve à l'égard de thèmes jugés trop "lerouziens", son jugement global est des plus élogieux. Il proclame George "le plus grand écrivain que la France ait produit depuis la Révolution de juillet", et il la tient, en outre, pour le plus grand écrivain en prose, face à un Musset promu premier poète.

Les deux écrivains auront d'ailleurs constamment de l'amitié l'un pour l'autre. Heine soutiendra fortement les débuts de George au théâtre avec sa **Cosima** (1840)[1]. Mieux que quiconque il établira les raisons politiques de l'échec que valut à l'auteur ce premier essai. "On voulait, écrit-il dans l'article reproduit dans son ouvrage intitulé **Lutèce**, faire expier à l'auteur hardi, qui, par ses romans, avait causé un égal déplaisir à l'aristocratie et à la bourgeoisie, on voulait lui faire expier publiquement ses maximes religieuses et immorales à l'occasion d'un début dramatique." De cet échec, Heine souligne aussi les raisons économico-sociales en brossant un tableau précis de la situation du théâtre sous la Monarchie de Juillet : maffia d'auteurs enrichis à bon compte et ligués contre toute intrusion de romanciers de talent (Balzac, Sand) dans ce qu'ils tiennent pour leurs plates-bandes privées.

Le "cousin d'Allemagne" partageait en outre la curiosité de Sand pour les utopies, et ses tendances démocratiques, lui qui termina ses fameux **Reisebilder**, écrits de 1826 à 1831, par un malicieux : "Aux armes, citoyens !"

Malheureusement pour Heine, de graves troubles de santé commencent à faire sentir leurs effets sur son organisme dès la fin des années trente. Alors débute une longue maladie qui le conduira à une paralysie précoce puis à une mort rapide. On s'accorde à penser que cet état contribua à lui faire juger les journées de février 1848 avec plus de pessimisme que ne le fit son ardente "cousine". Il ne sut pas prévoir que les retombées européennes de ces journées seraient plus importantes que celles des Trois Glorieuses. Qu'importe au fond ? Même éloigné des réalités par son mal, Heine n'en demeure pas moins un écrivain moderne, inlassable dans sa dénonciation des aspects réactionnaires du mouvement romantique et de l'abominable montée du nationalisme allemand.

Comme Sand, il fut philosophiquement séduit par le communisme, que, pour sa part, il puisa aux bonnes sources, étant, par sa culture, plus proche de Marx, dont il fut même, à partir de 1843, un des collaborateurs[2]. Comme George, il eut à l'égard du communisme naissant qu'il connaissait plus directement un singulier rapport de sympathie/méfiance. C'était pour lui la meilleure solution théorique aux désordres de la vieille société. Mais lui aussi se méfiait de l'après-révolution. Il se voyait exclu d'office de ce futur monde utilitaire où "les lis qui ne filaient ni ne travaillaient... ser[aient] arrachés du sol de la société", où ses poèmes, pensait-il, serviraient à confectionner des cornets où l'épicier enfouirait le tabac à priser des "petites vieilles du futur"[3].

Au-delà des ressemblances et des divergences, les rapports entre George Sand et Henri Heine constituent un bel exemple d'amitié active et solide.

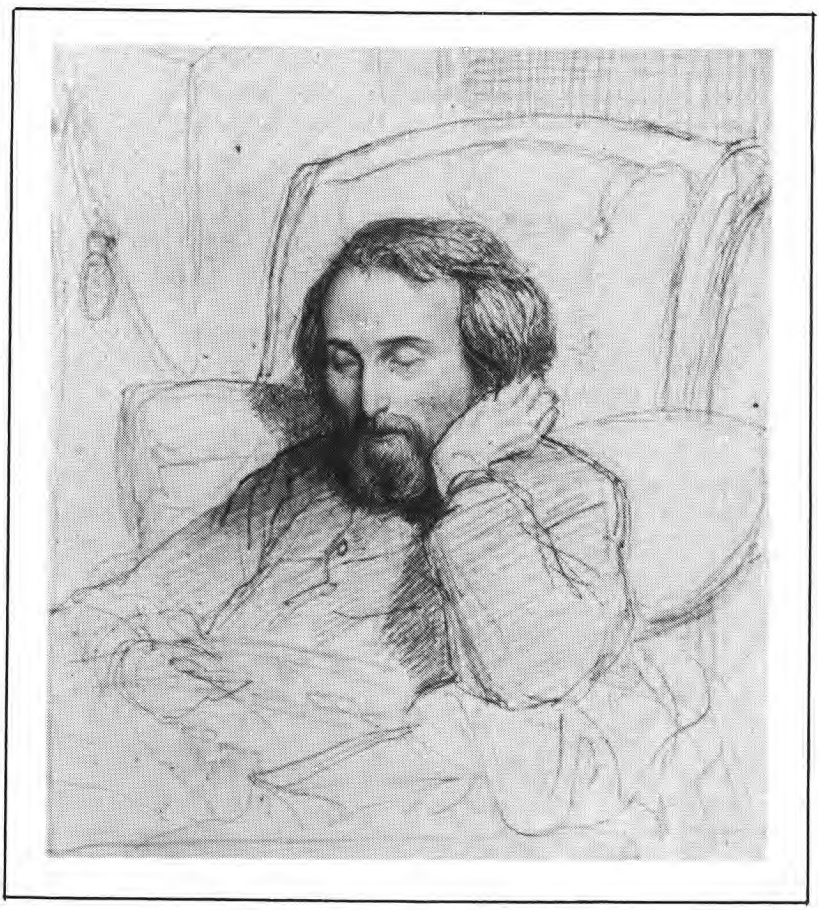
L'écrivain français, pour sa part. restera fidèle, envers et contre tout, à son amitié pour Heine. Les organisateurs de l'exposition furent bien inspirés en mettant en exergue ce jugement de George Sand, particulièrement chaleureux et compréhensif : "C'est un humoriste comme Sterne et comme mon Malgache [son excellent ami Néraud]. Je n'aime pas les gens moqueurs, et pourtant j'ai toujours aimé ces deux hommes-là. Je ne les ai jamais craints et jamais je n'ai eu à m'en plaindre. C'est que, s'il ont la langue et la main promptes à la satire pour les méchants travers qu'ils ren-

contrent, ils ont cet autre côté poétique et généreux qui rend leur âme sensible à l'amitié et à la droiture."[4]

Aline ALQUIER

NOTES

1. **H. Heine, Lutèce,** éd. Michel Lévy, 1855, V, 35-57.
2. A l'éphémère revue **Annales de l'Allemagne et de la France** (1844).
3. **Lutèce** (voir n. 1).
4. G. Sand, **Journal intime. Entretiens journaliers avec le docteur Piffoël (Œuvres autobiographiques,** II, p. 1 011).



MARIE-ANNE CLOQUARD
épouse d'Antoine Delaborde
1751-1790

"Ma mère ne parlait presque pas de ses parents, parce qu'elle les avait peu connus, et perdus lorsqu'elle était encore enfant."

Ainsi s'exprime George Sand au chapitre d'"Histoire de ma vie" qu'elle a consacré à son ascendance maternelle[1]. Cette assertion est exacte en ce qui concerne son père Antoine Claude Delaborde, décédé le 1er décembre 1781 ; Antoinette Sophie Victoire n'était alors âgée que d'un peu plus de huit ans. Mais elle n'était plus une enfant, elle venait d'avoir dix-sept ans, lorsqu'elle perdit sa mère, décédée le 16 juillet 1790. Elle l'avait donc suffisamment connue pour en garder le souvenir et en parler à sa fille.

Or, il n'y est fait aucune allusion dans "Histoire de ma vie".

Sophie avait par contre conservé un souvenir très précis d'un événement survenu à peu près à la même époque, mais elle aurait été la jeune vedette ! Il s'agit de la fête donnée à l'Hôtel de Ville de Paris en l'honneur de Bailly et de La Fayette, où l'avait conduite sa bonne et pieuse grand-mère Cloquard. Il n'est pas impossible que Sophie ait reporté son affection sur sa grand-mère après avoir reçu avec impatience les remontrances de sa mère sur la vivacité de son caractère ; mais nous en sommes réduits à des hypothèses.

Nous saurions donc bien peu de choses sur la famille maternelle d'Aurore Dupin sans les recherches de Mr G. Lubin, qui lui ont permis d'établir : le tableau généalogique d'ascendance de George Sand placé en tête d'"Histoire de ma vie",

— le tableau de la descendance de Jean Georges Cloquard[2] et les précieuses notices biographiques concernant les membres des familles Delaborde et Cloquard insérées dans les deux ouvrages ci-dessus.

Il nous a été possible de retrouver plusieurs actes inédits intéressant le ménage A. C. Delaborde et M. A. Cloquard ; leur analyse aidera à combler en partie l'absence de renseignements se rapportant à la grand-mère maternelle de George Sand.

Nous examinerons successivement :

1° Les documents établis du vivant d'A. C. Delaborde ;
2° Ceux concernant sa veuve et leurs enfants jusqu'en juillet 1790 :
3° Enfin, ceux consécutifs au décès de Marie-Anne Cloquard.

PREMIÈRE PÉRIODE : de juillet 1767 au 1er décembre 1781.

Un premier acte[3] passé le 30 juillet 1767, devant maître Girault, notaire à Paris, concerne la prise à bail, pour un loyer annuel de 400 livres, d'une boutique située rue Saint-Louis, près de la rue Neuve-Saint-François, par : "Antoine Claude Delaborde, maître oiseleur à Paris et demoiselle Marguerite Aubertin, sa femme, demeurant Grande-Rue-du-Faubourg-Saint-Martin, paroisse Saint-Laurent." Cet acte est particulièrement intéressant puisqu'il nous apprend que Delaborde avait contracté un premier mariage. Il devint veuf dans l'année qui suivit, mais nous n'avons pas pu retrouver la date du décès de Marguerite Aubertin.

Ce qui est certain, c'est qu'il avait donné suite au bail ci-dessus dont l'entrée en jouissance était fixée au 1er octobre 1767. Pour situer les lieux, précisons que la rue Saint-Louis est devenue la rue de Turenne et que la rue Neuve-Saint-François est devenue la partie de la rue Debelleyme qui aboutit à la rue de Turenne.

Delaborde était donc venu s'installer tout près de la rue du Pont-aux-Choux où habitait depuis une quinzaine d'années la famille Cloquard. Le chef de famille, Jean Georges Cloquard, exerçait la profession de fayencier, employé à la Manufacture royale du Pont-aux-Choux, installée de l'autre côté du boulevard, rue Saint-Sébastien.

L'étude de Mme Hosotte-Reynaud[4] sur cette manufacture avait permis de retrouver quelques noms d'employés, mais celui de Cloquard n'y figurait pas. La découverte toute récente d'un bail passé le 20 juin 1773, pour la location d'une maison dans cette rue du Pont-aux-Choux, apporte la preuve que J. G. Cloquard était bien ouvrier de la Manufacture royale de pâte blanche (A. N.M. C. Etude VI, carton 795).

Jean Georges Cloquard avait épousé Marie-Anne Bouclet ; de leur union étaient nés quatre enfants : Marie-Anne en 1751, Anne Charlotte vers 1755, François Alexandre en 1760 et Marguerite Félicité en 1766.

Antoine Claude Delaborde n'avait que trente-quatre ans lorsqu'il devint veuf ; il avait été baptisé le 16 mars 1734 à Boynes-en-Gâtinais, berceau de sa famille depuis plus d'un siècle[5]. Il résolut de refaire sa vie et demanda en mariage Marie-Anne Cloquard, qui n'avait que dix-sept ans ; sa demande fut acceptée et le contrat de mariage établi par Me Girault, le 5 août 1768[6]. Les parents du futur étant tous deux décédés, il n'est assisté que de deux amis : Jean-François Dutramble, bourgeois de Paris et Paul Brière, marchand de vin ; ce dernier habite Grande-Rue-du-Faubourg-Saint-Martin et était intervenu comme caution à l'acte de location de la boutique.

Du côté de la future, sont présents en qualité d'amis : Jean Jamet, maître sculpteur et Catherine Jamet, sa fille, épouse de Charles Bonin, maître menuisier. Jamet, sculpteur sur bois, est installé au faubourg Saint-Antoine ; son gendre dut être un bon menuisier de ce faubourg puisque dans un autre acte on indique qu'il a été appelé en Hollande.

Ces précisions nous permettent de rattacher J. G. Cloquard au milieu des bons artisans du célèbre faubourg.

Reprenons les clauses du contrat de mariage : le régime adopté est celui de la Coutume de Paris, les futurs époux seront communs en tous biens meubles et conquêts immeubles. Les biens du futur consistent en trois mille livres tant en marchandises ou ustensiles de son état que meubles, habits et linge à son usage ; celui-ci donne à la future épouse mille livres à titre de douaire préfix et il lui fait donation entre vifs de la somme de deux mille livres. De leur côté, les parents donnent à leur fille six cents livres en avancement d'hoiries tant en meubles, qu'habits, linge et hardes à son usage.

Il est probable que le nouveau ménage habita rue Saint-Louis au Marais, durant les trois premières années du bail de la boutique, c'est-à-dire jusqu'au 30 septembre 1770. Il s'installa ensuite quai de La Mégisserie, sur la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois où naîtront leurs deux filles : Antoinette Sophie Victoire, baptisée le 26 juillet 1773, et Marie Lucie, baptisée le 15 janvier 1776.

Dans un précédent article, paru dans ce Bulletin, nous avons indiqué les renseignements concernant A. C. Delaborde, fournis par les archives de la Table de

marbre, juridiction dont relevaient les maîtres oiseleurs parisiens ; nous perdons sa trace au milieu de l'année 1778.

Nous le retrouvons sur la paroisse Saint-Sulpice, en septembre 1778, il est devenu maître paulmier dans l'intention de tenir un jeu de billard, profession rattachée à cette communauté. Le 17 septembre 1778, il prend à bail pour trois, six ou neuf années à compter du 1er octobre une boutique rue de Bourbon (aujourd'hui rue de Lille) "attenant le passage qui conduit de la rue de Bourbon au Marché du côté de la rue du Bacq"[7]. Le loyer est de 800 livres par an,

A vrai dire, le marché dont il est question n'est encore qu'à l'état de projet ; il ne sera officiellement créé que par lettres patantes du Roy, données à Versailles en novembre 1780, au profit de Messire Anne Gabriel Henry Bernard de Boulainvillers (*sic*) devenu entre temps propriétaire des bâtiments de la caserne désaffectée des Mousquetaires-Gris. Ces bâtiments forment un grand quadrilatère délimité par les rues du Bac, de Verneuil, de Beaune et de Bourbon (de Lille).

Le bâtiment faisant l'angle des rues du Bac et de Lille est le seul de cet ensemble qui ait dû être démoli et reconstruit après les incendies de la Commune ; il a alors été grevé d'une servitude de reculement de trois mètres sur la rue du Bac. Le nouvel immeuble porte le numéro 37 actuel de la rue de Lille ; la porte cochère de cet immeuble correspond sensiblement à l'emplacement du passage indiqué au bail consenti à Delaborde. La salle de billard qu'il ouvrit était donc située à gauche de cette porte cochère, elle occupait une superficie d'un peu plus de soixante mètres carrés et ne comportait pas de logement.

Nous ne possédons aucun autre renseignement sur la nouvelle activité de Delaborde ; par contre, nous apprendrons par des actes postérieurs que c'est là qu'il décéda, le 1er décembre 1781, l'acte de décès fut établi le lendemain à la paroisse Saint-Sulpice qui s'étendait alors jusque-là. Il ne fut pas alors dressé d'inventaire ni organisé de tutelle des mineures Delaborde.

Nous sommes ici à quelques pas du quai Malaquais, mais il ne semble pas que George Sand ait connu ce détail.

DEUXIÈME PÉRIODE : de décembre 1781 à juillet 1790.

Anne-Marie Cloquard n'a que trente ans lorsqu'elle devient veuve et doit faire face à ses besoins personnels ainsi qu'à l'entretien et l'éducation de ses deux fillettes alors âgées respectivement de huit ans passés et de près de six ans.

Les difficultés économiques qui avaient obligé A. C. Delaborde à abandonner son métier d'oiseleur n'avaient pas été conjurées par sa nouvelle profession. En effet, sa femme, dès avant son décès, avait dû se faire recevoir à la maîtrise de "ferrailleur, cloutier et épinglier" ; elle avait dû verser soixante-quinze livres dont le Trésorier des Revenus casuels lui donnait quittance le 14 mars 1780. Elle exerçait son activité rue du Pont-aux-Choux dans la maison dont son père était le locataire principal ; cette activité bien particulière était qualifiée : "dépeceuse de voitures". C'est-à-dire qu'elle vendait des pièces détachées de voitures hippomobiles, lesdites pièces étant récupérées sur des véhicules réformés ou accidentés. Elle était aidée par un garçon de boutique qu'elle logeait. La proximité des boulevards où la circulation était intense se prêtait à un tel commerce.

Elle n'abandonna pas le bénéfice du bail de la boutique de la rue de Bourbon et se fit recevoir maîtresse paulmière. Pour ce faire, elle dut verser 225 livres pour le rachat de la maîtrise de paulmier dont son mari était pourvu au jour de son décès ; la quittance est datée du 8 octobre 1782. On ne saurait donc dénier à Marie-Anne

Cloquard de l'énergie face à l'adversité.

Nous n'avons pas indiqué plus tôt la source de nos renseignements parce que ceux-ci sont mentionnés dans un document du 24 janvier 1786. C'est en effet seulement à cette date que Marie-Anne Cloquard fit procéder à l'inventaire après décès de son mari ; l'acte fut établi par Me Lemoine, successeur de Me Girault[8].

Nous ne pouvons examiner ici en détail cet acte intéressant à plus d'un titre. Le total de l'actif s'élève à 2.038 livres 3 sols, se décomposant ainsi :

1° Meubles-Articles de ménage	454 livres
2° Linge-Vêtements	354 livres
3° Bijoux	100 livres
4° Articles du commerce de ferraille	941 livres
5° Deniers	75 livres 10 sols
6° Créances	113 livres 13 sols

Cet ensemble ne se rapporte qu'aux biens se trouvant rue du Pont-aux-Choux soit dans la boutique, soit dans la chambre que Marie-Anne occupe au premier étage d'une maison contiguë.

Quant au passif de la succession d'A. C. Delaborde, il se compose surtout des reprises que Marie-Anne Cloquard a le droit d'exercer contre cette succession aux termes de son contrat de mariage ; à celles-ci s'ajoutent seulement :

a) les termes courants des loyers ;

b) les capitations d'industrie de maîtresse paulmière et de maîtresse ferrailleuse ;

c) les frais d'enterrement et de dernière maladie de son mari dont elle n'a pas gardé quittance.

L'acte ne fait aucune mention d'articles se rapportant au jeu de billard.

Mais nos lecteurs seront plus intéressés de découvrir le cadre dans lequel Marie-Anne vivait avec ses deux filles : la chambre du premier étage ayant vue sur la rue du Pont-aux-Choux.

On y découvre tout d'abord un trumeau de cheminée de deux glaces dans leur encadrement de bois peint en gris avec ornements de bois sculpté doré ; un autre trumeau de cheminée d'une glace ; le lit de trois pieds de large est recouvert d'un couvre-pied de satin piqué à fond jaune. On voit aux murs un baromètre, un thermomètre, des tableaux et estampes dans leur cadre de bois doré, enfin, un Christ d'ivoire sur sa croix, celle-ci reposant sur un velours noir, le tout dans un cadre de bois doré. La garniture de cheminée se compose de deux flambeaux de cuivre argenté, de porcelaines, de fayence blanche et d'une serinette.

La pièce est assez vaste pour contenir le mobilier suivant : cinq chaises recouvertes de paille, une console de bois doré à dessus marbre, deux commodes, l'une de palissandre, l'autre de noyer, une table de jeu, une armoire de noyer à deux battants enfin, deux fontaines de grès contenant chacune 60 litres d'eau.

Cette pièce se continue par un petit cabinet à côté où il y a un lit garni.

Aucun luxe dans les vêtements de couleur noire ou grise, sauf une robe d'indienne à fond blanc avec manches de taffetas noir.

Les bijoux prisés cent livres consistent en une montre d'or uni sans nom ni numéro, une paire de boucles d'oreilles en or, une paire de boucles de souliers en argent.

L'inventaire se poursuit par la prisée des marchandises se trouvant au rez-de-chaussée de la maison voisine, celle dont Jean Georges Cloquard est le principal

locataire. Les locaux loués par sa fille se composent de la boutique et d'une salle garnie de quelques meubles et d'une glace. Au-dessus de la boutique existe une soupente où couche le garçon qui aide Marie-Anne. Les prisées les plus importantes concernent 8 paires de roues de cabriolet : 132 livres et 5 paires d'autres roues : 100 livres. Quatre vieilles roues dépareillées servent à l'étalage dans la rue.

L'acte que nous venons d'analyser sommairement fait suite à deux autres en date des 20 et 21 janvier 1786, organisant la tutelle des mineures Delaborde[9]. Le premier est l'avis donné par leurs parents et amis ; au nombre de ceux-ci figurent avec leur mère :

son père, Jean Georges Cloquard, qualifié de maître paulmier, ce qui peut laisser supposer qu'il tenait le jeu de billard de la rue de Bourbon ;

son beau-frère, Jean Bonnaventure Callot, époux d'Anne Charlotte Cloquard ;

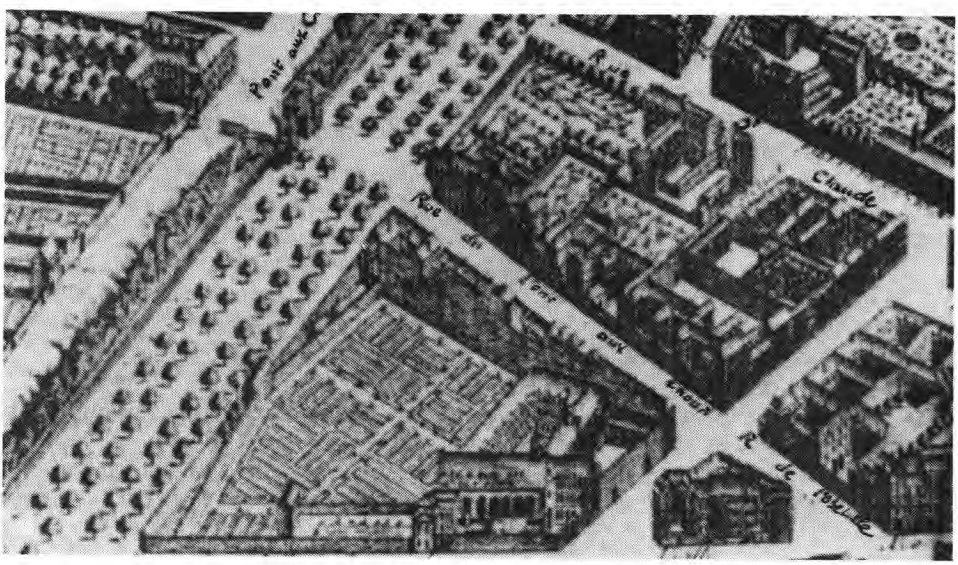
son frère, François Alexandre Cloquard, alors garçon-boucher demeurant rue de Berry (aujourd'hui rue Charlot) ;

sieur Joseph Jacquet, ancien officier du Roi, ami et demeurant rue du Pont-aux-Choux comme les suivants : François Dumaine, marchand de vins ; Auguste Philogone Picard, marchand épicier ; Louis Legentil, tailleur de pierres ; Jean Moncelle, tourneur en fayence.

Tous ces parents et amis sont unanimement d'accord "que la dame veuve Delaborde soit nommée tutrice desdites mineures, ses filles, à l'effet de régir et gouverner leurs personnes et biens" ; que le sieur Jacquet soit élu et nommé :

1° subrogé tuteur desdites mineures à l'effet de les assister dans tous les cas où elles auraient des intérêts opposés à ceux de leur mère ;

2° leur tuteur ad hoc, à l'effet de prendre connaissance des forces et charges de la succession du sieur Delaborde, l'accepter ou y renoncer...



Nous n'avons pas trouvé d'acte de liquidation de cette succession.

Le 21 janvier 1786 intervenait la sentence du Châtelet nommant la veuve Delaborde tutrice de ses filles et le sieur Jacquet subrogé tuteur et tuteur ad hoc ; le jour même les deux intéressés acceptaient les dites charges et prêtaient serment.

Aucun autre document ne nous permet de savoir ce que fut la vie de Marie-Anne Cloquard entre janvier 1786 et juillet 1790 ; toutefois, un détail donné par George Sand prouve que sa grand-mère maternelle prit soin de faire donner à ses filles les rudiments de l'instruction. Sophie lui avait confié qu'elle avait appris à lire et à écrire avec un père capucin, ce qu'elle faisait très correctement, ses lettres nous le prouvent. Le côté nord de la rue du Pont-aux-Choux était adossé au couvent des Filles-du-Calvaire, fondé à l'initiative du Père Joseph en 1635 ; ce couvent conservait depuis 1638 le cœur de l'illustre capucin. Il est probable que le capucin dont nous venons de parler était affecté au culte célébré au couvent des Filles-du-Calvaire, il pouvait aussi appartenir au couvent de son ordre, établi au début de l'actuelle rue Charlot, dont la chapelle, ancien jeu de paume, est devenue l'église Saint-Jean-Saint-François.

TROISIÈME PÉRIODE : de juillet 1790 à la majorité des sœurs Delaborde.

Marie-Anne Cloquard tomba malade au début de juillet 1790 et décéda à son domicile le 16 de ce même mois. Cette précision nous est fournie par l'inventaire dressé après son décès, il porte la date du 24 juillet et jours suivants[10]. Nous examinerons le contenu de ce document après avoir vu ceux qui se rapportent à l'organisation d'une nouvelle tutelle des sœurs Delaborde qui étaient alors âgées respectivement de dix-sept et quatorze ans et demi.

Dès le 17 juillet se réunissaient les parents et amis des deux jeunes filles :
Jean Georges Cloquard, maître paulmier, aïeul ;
Alexandre François Cloquard, maître paulmier à Paris, y demeurant aux Arcades du Palais-Royal, oncle ;
Jean Bonnaventure Callot, bourgeois de Paris, demeurant rue Pastourelle, oncle par alliance ; suivent les noms des amis demeurant rue du Pont-aux-Choux : Joseph Jacquet, ancien officier du Roy ; Nicolas Lambert, employé au Mont-de-Piété ; Antoine Auguste Philogone Picard, marchand épicier ; et enfin, Jacques Abraham Guy, marchand mercier, demeurant rue Vieille-du-Temple. Tous furent unanimement d'avis que Jean Georges Cloquard soit nommé tuteur de ses petites filles. Ce premier document ne fait pas allusion à la désignation d'un subrogé tuteur.

Sur le vu de cet avis, le lieutenant civil du Châtelet de Paris rendait, le 22 juillet, une sentence homologuant l'avis des parents et amis et nommant J. G. Cloquard tuteur de Latoinette (sic) Sophie Victoire et de Lucie Marie Delaborde [11]. Il n'est pas désigné de subrogé tuteur ni fait mention que Joseph Jacquet soit confirmé dans les fonctions qu'il avait acceptées en 1786.

Nous bornerons dans l'examen de l'inventaire après décès de Marie-Anne Cloquard aux précisions qu'il apporte.

D'une manière générale, on note que les prix d'estimation ont peu évolué ; certains auraient même tendance à diminuer. Cependant on trouve un actif supérieur à celui du précédent inventaire : 3.602 livres 17 sols 6 deniers contre 2.038 livres 3 sols. Nous pensons pouvoir en déduire que la situation pécuniaire de Marie-Anne Cloquard était devenue moins précaire qu'au moment du décès de son mari.

Chacun des postes de l'actif est en augmentation : peu importante pour le

mobilier et les articles de ménage, celle-ci devient sensible pour les vêtements et le linge de maison (+ 230 livres), pour les bijoux (+ 260 livres), pour les marchandises (+ 488 livres), il apparaît même un poste nouveau : l'argenterie évaluée 624 livres 13 sols 2 deniers.

Au moment de son décès, Marie-Anne Cloquard occupait les mêmes locaux qu'en 1786 et le second inventaire a été établi avec de plus grandes précisions. Nous apprenons, par exemple, que la grande glace en deux parties, au-dessus de la cheminée, était surmontée d'un pastel sous verre ; malheureusement le notaire a laissé en blanc le nom du sujet représenté. La commode en bois de palissandre avait un dessus de marbre rose, la petite commode à la Régence était en bois de rose et palissandre avec dessus en marbre. Sous la fontaine de grès se trouvait une cuvette de fayence de forme ovale et de couleur bleue et blanche.

Au-dessus de la cheminée, on voyait, près d'un groupe de plâtre et d'un petit écureuil, deux vases de fayence et deux autres de terre vernie façon de la Chine, un petit amour de porcelaine de Saxe, de petits pots à lait de porcelaine des Indes et une théière de fer blanc verni.

Aux murs étaient : un petit tableau peint sur toile représentant des fleurs, trois autres petits tableaux peints à la gouache sous verre, sept estampes sous verre, un autre tableau peint sur toile représentant une Vierge, un tableau en dessus de porte peint sur toile représentant des fleurs.

Cet intérieur modeste mais coquet possédait alors une bergère de bois sculpté recouverte de velours d'Utrecht et six fauteuils en cabriolet également garnis du même tissu.

La salle faisant suite à la boutique, dans la maison voisine, possédait une glace en deux parties au-dessus de la cheminée ; elle était surmontée d'un tableau représentant des jeux d'enfants ; enfin, au-dessus de la porte était un autre tableau représentant un paysage avec personnages.

Le souci qu'avait Marie-Anne Cloquard d'agrémenter les lieux où elle vivait est manifeste. Il se confirme par l'augmentation en quantité et en qualité de sa garde-robe aux tissus plus variés et aux couleurs plus claires. En fait de bijoux, elle possédait : une paire de boucles d'oreilles de diamant rose monté en fleur et prisé 240 livres, une montre au nom de Romilly à Paris à cadran d'émail et doubles aiguilles d'or dans sa boîte d'or de Genève, avec sa chaîne d'acier et de petites perles de composition, plus un cachet plein en or gravé et une clef et une breloque en forme de bouteille aussi d'or, prisés 100 livres.

Ce qui a surtout retenu notre attention, c'est l'argenterie absente à l'inventaire précédent ; elle se compose de : 6 cuillers et 6 fourchettes à bouche, 2 cuillers à ragoût à filet, 2 cuillers et 2 fourchettes à bouche, 5 cuillers à café unies et d'un gobelet en timbale, le tout en argent au poinçon de Paris, prisés 395 livres 17 sols 11 deniers ; 3 gobelets à pied d'argent poinçon de Paris prisés 112 livres 15 sols 3 deniers ; 6 couteaux à lame d'argent et manche de bois de rose dans leur étui de galuchat vert prisés 18 livres. A eux seuls, ces modestes objets représentent un peu plus du sixième de la valeur de l'actif.

Nous avons ici la preuve qu'à l'aube de la Révolution Marie-Anne Cloquard était parvenue, à force de travail et d'économie, à surmonter les difficultés qu'elle avait connues à la mort de son mari. Vivant au milieu de ses parents, elle en reçut une aide précieuse, ne serait-ce que par le soin que sa mère prit de Sophie et de Lucie. Dans son commerce, elle était aidée par un garçon ferrailleur, nommé Jean-Baptiste Nicolas Brunet, qu'elle logeait et auquel elle versait douze livres par mois

de gages.

A la fin de cet inventaire nous trouvons l'indication du montant des frais de l'enterrement de Marie-Anne qui eut lieu à Saint- Gervais, sa paroisse :

Au receveur des convois de cette paroisse	3 livres
Frais funéraires	74 livres
Billets d'enterrement	8 livres
Pour la nourriture de la maison le jour de l'enterrement	8 livres 7 sols 6 d.

Jean Georges Cloquard, en sa double qualité de chef de la famille et de tuteur des deux orphelines, tenait un compte scrupuleux de ses dépenses. Cela allait lui être précieux, les deux sœurs n'ayant pas attendu leur majorité pour quitter la rue du Pont-aux-Choux. C'est seulement à compter d'octobre 1793 que nous les voyons entrer en apprentissage chez la citoyenne Poulain, marchande de modes, 24, rue du Mail ; elles logent au numéro 26 de la même rue.

Les ennuis que connurent alors les deux sœurs et qui aboutirent à leur incarcération sont dûs en grande partie aux fréquentations de l'aînée qui se dit alors l'épouse de Claude Denis Vantin dit Saint-Charles, déjà emprisonné sur ordre du Comité de Sûreté générale après avoir été relevé de ses fonctions d'adjudant général à l'Armée des Alpes.

Sur ce personnage, nous nous en tiendrons aux notes que Mr G. Lubin lui a consacrées dans les "Œuvres autobiographiques".

A peine libérée de prison, Sophie loge rue et Maison de la Grange-Batelière. Nous sommes en août 1794, elle vient d'atteindre sa majorité et peut prétendre à sa part dans la succession de ses parents. C'est ce qu'elle fait le 14 fructidor An II (31 août 1794), en donnant pouvoir au citoyen De Gesne, administrateur du Bureau d'Agence Universelle d'Affaires (!) de "reccueillir les successions de ses père et mère"[12].

Nous ignorons quelle suite eut cette procédure bien cavalière vis-à-vis de ses grands-parents alors que ceux-ci n'avaient pas manqué d'intervenir pour obtenir la libération de leurs petites filles.

La trop vive Sophie n'a sans doute pas obtenu de son tuteur tout et tout de suite l'argent de sa requête : elle se prétend "seule et unique héritière" de ses parents, elle mélange les prénoms de son père et ceux de Vantin ! Par contre, elle se garde de faire suivre ses nom et prénoms de la mention "femme Saint-Charles", il lui était impossible d'avoir pu contracter mariage sans l'autorisation de son tuteur.

Quant à la sage Lucie, son compte de tutelle lui fut rendu par son grand-père, sans qu'il paraisse y avoir eu difficulté, le 2 fructidor An V (19 août 1797)[13]. Elle habite toujours au numéro 26 de la rue du Mail ; de son côté, J. G. Cloquard, qui est dit "ancien paulmier", habite encore la rue du Pont-aux-Choux mais au numéro 384 au lieu de 395. Malgré l'intérêt qu'il présente, nous ne pouvons analyser ici cet acte qui met fin à la tutelle exercée par leur aïeul sur les demoiselles Delaborde.

Nous en retiendrons que le chapitre unique de la recette s'élève à 3.323 livres 4 sols et que la part de Marie Lucie est de 1.661 livres 12 sols, dont il faut déduire la dépense qui la concerne : 272 livres 6 sols 9 deniers ; elle reçut donc 1.389 livres 5 sols 3 deniers. Mais ce maigre viatique lui fut versé en numéraire et non plus en assignats qui viennent d'être démonétisés. Elle reconnaît avoir précédemment reçu et partagé l'argenterie avec sa sœur et être en possession de la montre

en or moyennant un versement de trente livres qu'elle a fait à Sophie.

Jean Georges Cloquard avait accompli scrupuleusement la mission de tuteur de ses petites-filles qui lui avait été confiée au décès de leur mère sept ans plus tôt.

J. MARILLIER

SOURCES

1. Œuvres autobiographiques. Tome I, "Histoire de ma vie", chap. IV, p. 71 ; bibliothèque de La Pléiade, 2 vol. Paris 1978, avec notes de G. Lubin.
2. **Correspondance.** Tome I, p. 332.
3. Archives nationales-Minutier central. Etude III-N° 1.013.
4. Mme Hosotte-Reynaud (Marie-Antoinette). **La Manufacture du Pont-aux-Choux,** Paris et Ile-de-France. Mémoires, tomes XVI-XVII (1965-1966), pp. 271 à 296.
5. Archives départementales du Loiret. Actes d'état-civil de la paroisse de Boynes.
6. A.N.M.C. Etude III-N° 1.019.
7. A.N.M.C. Etude LXII-N° 577 ; notaire, maître Arnoult.
8. A.N.M.C. Etude III-N° 1.169.
9. A.N.Y. 5. 137 B.
10. A.N.M.C. Etude III-N° 1.209. Officiellement, M. A. Cloquard serait décédée le 7-VII-1790. C'est ce qui résulte de la décision de la commission de reconstitution des actes de l'état-civil parisien. Il faut cependant admettre la date du 16 juillet 1790 donnée par le présent acte et par celui indiqué à la note 13.
11. A.N.Y. 5.192 B.
12. A.N.M.C. Etude XIV-N° 520.
13. A.N.M.C. Etude III-N° 1.278.

SOLANGE VEDETTE DÉMONIAQUE DES OEUVRES DE L'ANNÉE SINISTRE

1852, année terrible s'il en fut pour la France, qui pâtissait d'une lourde répression en attendant le coup d'État qui scellerait son sort pour près de vingt ans, fut une année sinistre pour George Sand elle-même. Le tome XI de sa correspondance exprime bien ce que pouvait avoir d'étouffant cette période où la crainte était multipliée par l'incertitude. L'écrivain s'acharnait à sauver les libéraux berrichons de la proscription et à tenter de justifier, aux yeux sévères d'un Mazzini, jusqu'aux fausses manœuvres des quarante-huitards.

Et cependant elle écrivait beaucoup. Certains le lui reprochèrent. Elle avait le pessimisme (autant que l'optimisme) actif. Mais un motif plus personnel ajoutait alors à sa tristesse et lui faisait tremper la plume dans une encre nettement plus noire qu'à l'ordinaire. Sa situation familiale était assombrie par le conflit avec les Clésinger. Le couple allait un train d'enfer, de dépenses folles en menaces de saisie. Il se trouve que trois œuvres écrites sous l'effet de discussions passées, de la tristesse provoquée par la nouvelle des désordres présents, voient le jour en 1852 et qu'elles ont Solange pour héroïne plutôt démoniaque.

La besogne est rondement menée. Du 6 avril au 8 mai (en fait foi l'agenda de l'année), l'écrivain fournit la plus inquiétante évocation jamais consacrée à sa fille sous les traits de la Nathalie de **Mont-Revêche**. Du 17 août au 20 septembre, elle écrit, dans la même foulée rageuse, **La Filleule** et, le 1er septembre, la trilogie se clôt par la "première" au théâtre du Gymnase du **Démon du foyer** où le personnage de Flora vient boucler la chaîne des empoisonneuses domestiques.

Certes, si George Sand nous offre un tel festival d'infélicité privée, c'est que l'époque ne se prête guère aux fresques humanitaires. Le traité conclu en avril 1852 avec **le Pays** pour la publication de **Mont-Revêche**[1] précise qu'il s'agit d'"un roman de mœurs... lequel sera complètement étranger à la politique et aux questions sociales"[2]. George Sand tiendra parole et ne sortira pas du drame intime.

Si l'intrigue s'amorce à Paris, l'essentiel de l'action se déroule à la campagne, dans un lieu clos fait des quelques arpents de terre entourant deux châteaux ; celui des galants jeunes hommes, Mont-Revêche ; celui où vivent de jolies femmes, Puy-Verdon.

Ce roman par lettres est construit autour d'une situation-piège où se révèle la maîtrise dans l'art de l'intrigue et de la calomnie dont fait preuve la redoutable Nathalie. Sa victime, qui est la seconde épouse de son père, se laissera immoler en martyre sous le poids des malentendus nés du piège infernal. L'histoire eût pu s'intituler **La Fillâtre**, Balzac ayant donné **La Marâtre** pour titre à un drame noir mais superbe dont les troubles de 1848 avaient étouffé le succès dans l'œuf. Avant d'achever **Mont-Revêche**, George Sand avait confié à Hetzel que son œuvre à elle serait "la contrepartie... de **la Marâtre** de Balzac"[3].

En fait, les deux ouvrages n'ont en commun que le duel à mort entre belle-mère et belle-fille. Les responsabilités y sont inversées. Toutefois le "duel" est plus âpre chez Balzac que dans **Mont-Revêche**. Les deux héroïnes de **La Marâtre** aimant le même homme à la fureur, sont deux à se battre, toutes deux prêtes à s'entretuer, l'une par passion jalouse, l'autre par amour exclusif. Ce déchaînement finit par

entraîner presque tous les protagonistes dans un tourbillon mortel.

Dans **Mont-Revêche**, nulle passion, hormis une haine incroyablement injustifiée qui, si elle était moins tenace, pourrait à peine s'expliquer par quelque jalousie à l'égard du père. Chez Olympe, la jeune belle-mère, froide statue de l'amour conjugal, le sentiment est donné une fois pour toutes. Elle est trop parfaite pour la manifester autrement que sous la forme d'une imagerie pieuse. L'opposition entre les deux femmes en devient manichéenne. Le rapport, souvent passionnant, entre l'individu en révolte et l'entourage qu'il déstabilise, est affaibli ici par la peinture trop poussée au noir du personnage de Nathalie, par le schématisme des motivations qui lui sont prêtées (George Sand a le plus grand mal à entrer dans la peau d'un méchant). C'est seulement à la fin que l'héroïne atteint à une sorte de vérité en avouant une part de faiblesse. Elle reconnaît : "Si on n'est pas bonne, c'est-à-dire faible, crédule et tendre, il faut, pour ne pas succomber sous le blâme de ces faibles, agir comme ils font, plier, pardonner ou épargner." Elle se résigne donc à se conformer au modèle courant mais sans abdiquer sa lucidité de "forte".

L'auteur esquisse une explication de cette apparition d'un monstre dans un milieu porté à l'idylle. Elle ébauche, comme il lui arrivera plusieurs fois dans les romans de cette époque, une critique de l'éducation des filles. Le vide de ces vies où le caprice fait figure d'événement est propre à effrayer. Sand cloue au pilori les "arts de désagrément" bons à étouffer toute velléité de génie et s'indigne de ce que les familles se montrent beaucoup plus chatouilleuses à propos du culte sacro-saint de la réputation des filles que de leur vertu même.

Le thème de la réputation féminine, à la merci de l'interprétation d'un signe quelconque (ici le brin d'azalée blanche qui jette la première suspicion sur la pure héroïne, plus tard la lettre détournée, qui la ruinera à jamais) est un thème sensible à un auteur souvent calomnié. Mais la faiblesse de ce roman de moraliste est de ne savoir opposer qu'un personnage d'un angélisme artificiel à une héroïne dont la malfaisance constitue pour George Sand une incroyable énigme. Une phrase échappée à une autre de ses créatures, Evelyne, sorte de Solange écervelée mais bonne enfant, laisse apparaître pourtant une tendance de l'auteur à comprendre un certain besoin d'échapper au rigorisme des traditions. A son père qui lui reproche ses coquetteries à l'égard d'un des héros, Evelyne répond en effet : "Si je suis libre de l'aimer, je suis libre de vouloir m'en faire aimer."

Néanmoins, George Sand ne paraît pas s'être demandé si son admirable Amédée Dutertre, celui qu'elle présente dans le roman comme un idéal d'époux/père, est admissible dans son rôle de petit despote éclairé (après tout n'est-ce pas son aveuglement qui condamne la douce Olympe à mourir de chagrin ?). De même, à propos de Solange, le moins qu'on puisse dire est que l'écrivain ne semble pas effleurée par l'idée que, dans son déchaînement égoïste, son ombrageuse fille a pu incarner, consciemment ou non, une révolte suicidaire contre le destin trop unilatéral imposé aux femmes de son temps et de son milieu.

Aline ALQUIER

NOTES

1. La publication par **le Pays** a lieu du 12 au 29 octobre, puis du 16 novembre au 9 décembre.
2. G. Lubin, **Correspondance**, XI, p. 26.
3. Ibid., 1. du 5 mai 1852, p. 163.

UN SONNET DE CHARLES CROS A SOLANGE CLÉSINGER

Dans l'édition des **OEuvres complètes** de Charles Cros et de Tristan Corbière, parue dans la Bibliothèque de la Pléiade, on trouve un sonnet "A Madame S. C." qui ne paraît pas avoir attiré l'attention des sandistes. Cependant, MM. Louis Forestier et P.-O. Walzer, qui ont procuré cette édition, avaient bien suggéré l'identité de Madame S. C. Voici leur commentaire : "Il faut lire ici, selon toute vraisemblance, le nom de Solange Clésinger, fille de George Sand. Cette hypothèse, déjà suggérée naguère, s'appuie sur les **poèmes rêvés/Par votre mère**, et sur les traces de **parler berrichon** dans le langage de la dédicataire."

Je peux apporter une confirmation en forme de preuve, indiscutable, grâce à une version manuscrite provenant des papiers de famille et que j'ai vue chez Mme Christiane Smeets-Sand il y a quelques années. Je la crois autographe, mais n'ai pu m'en assurer, le document étant égaré. Je donne donc à la suite les deux versions telles que je les ai copiées, car elles présentent, notamment dans les tercets, de sensibles variantes.

SONNET

A Madame S. C.

Bien que Parisienne en tous points, vous avez
Conservé dans votre être un parfum bucolique,
Legs immatériel des poèmes rêvés
Par votre mère ; ainsi votre forme s'explique.

En effet, votre voix a des sons dérivés
Du parler berrichon lent et mélancolique,
Et tous vos mouvements, que j'ai bien observés,
Me font penser à Ruth, la glaneuse biblique.

De vous s'échappe un vague arôme de foins mûrs,
Comme ceux des lézards qui dorment sur les murs,
Vos yeux pleins de soleil sont prêts à toute alerte,

Et, par bonté pour ceux que ces yeux ont touchés,
Sous des aspects mondains et roués, vous cachez
Que vous n'aimez au fond que la campagne verte.

Voici maintenant l'autre version, dont le titre lève tous les doutes, et qui est une première ébauche :

SONNET A MADAME CLÉSINGER

Bien que Parisienne en tous points, vous avez
conservé dans votre être un parfum bucolique,
legs immatériel des poèmes rêvés
par votre mère. Ainsi votre forme s'explique.

En effet, votre voix a des sons dérivés
du parler berrichon lent et mélancolique,
et tous vos mouvements, que j'ai bien observés,
me font penser à Ruth, la glaneuse biblique.

Des petits lézards gris qui courent sur les murs
aspirant au soleil l'arôme des foins mûrs,
vous avez le regard énervant et mystique ;

et, sous votre rouerie apparente, les yeux
savants à déchiffrer ces airs insoucieux
lisent un calme chaste, instinctif et rustique.

Charles CROS

La version Pléiade est évidemment l'état définitif, Cros ayant renoncé avec raison au "regard énervant et mystique" des lézards, ainsi qu'au "calme chaste" qui ne caractérisait pas essentiellement Solange. Le poème a paru pour la première fois en 1873, dans le recueil **Le Coffret de Santal** (Paris, Alphonse Lemerre). Comment Charles Cros avait-il rencontré Solange ? Et quand ? MM. Forestier et Walzer pensent que ce pouvait être "dans le milieu de peintres et sculpteurs qu'il fréquentait en compagnie de son frère Henry, ou par l'intermédiaire de Maurice Rollinat". Je pencherais pour la première hypothèse, car les relations de Solange et de Maurice Rollinat resteraient à prouver. La biographie du poète par Régis Miannay n'en fait pas mention, pas plus que sa correspondance connue.

Georges LUBIN

PUBLICATIONS

GEORGE SAND. **Un hiver à Majorque**, édition établie, présentée, commentée et annontée par Béatrice Didier (Librairie Générale Française, 1984).

Ah ! la jolie présentation que nous propose aujourd'hui, en livre de poche, Béatrice Didier, du récit de voyage, toujours disponible dans l'édition établie par Georges Lubin en 1971 (**Œuvres autobiographiques**, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, tome II, pp. 1 027-1 177 ; notes et variantes, pp. 1 515-1 550).

L'introduction montre trois aspects de l'expérience fondamentale vécue par G. Sand à Majorque :

— Tout d'abord "une expérience des hommes dans leur devenir historique" qui n'alla pas, dans le cas de George, sans difficultés. "Elle était venue chercher la sauvagerie ensoleillée [...] quelque robinsonade chère à l'imagination du XVIII[e] siècle... mais elle dut vite déchanter [...] parce que l'île n'était pas peuplée de Vendredis !"

— Seconde expérience, celle de la nature. "L'île de Majorque, c'est aussi un paysage admirable. Sur ce point, l'attente de G. Sand ne fut pas trompée."

— **Un hiver à Majorque** est enfin le lieu d'une expérience intérieure, d'une prise de conscience du Moi, assez nouvelle dans la vie de G. Sand".

Nous applaudissons B. Didier quand elle met l'accent sur l'influence de la solitude, du silence, de la musique de Chopin, du rêve de vie monastique connus à Valldemosa, sur l'approfondissement de "l'expérience du moi". Allons même plus loin : nous croyons que c'est sur ce coin d'Espagne que G. Sand a réussi à exorciser le traumatisme initial vécu lors de son jeune âge à Madrid (de mai à juillet 1808). Avec la mort de son père (précipité au sol par "l'indomptable Leopardo d'Andalousie", cadeau de Ferdinand VII), Aurore avait fait précocement l'expérience de la solitude humaine face à un Destin implacable, de la mort, de la souffrance, du Mal, du déchirement de l'être. Toute l'histoire de l'enfance et de l'adolescence d'Aurore est marquée d'une terreur et d'une recherche passionnée de l'unité, de la réconciliation des éléments contradictoires de son vécu et de sa personnalité.

C'est en fait la seconde expérience espagnole, "l'affrontement" décisif de l'hiver 1838-1839, qui "retrempera" l'âme de G. Sand, renouvellera son être, raffermira son équilibre, lui apportant la force, le poids d'une conviction aux dimensions "ontologiques". La dernière partie de **Spiridion**, accouchée difficilement dans les épreuves du séjour à Valldemosa, apporte la révélation de ce "secret" qui est désormais le point d'appui, sa victoire sur la peur, qui est peut-être la clef de sa personnalité.

La présence, la maladie et le caractère de Chopin ne nous paraissent pas étrangers à cette prise de conscience et à cette évolution (révolution ?) capitale de G. Sand. C'est pourquoi nous nous permettons de formuler une réserve quant à l'hypothèse de la p. 6 : "Si G. Sand était allée à Majorque avec Mallefille, on en aurait moins parlé. Et pourtant son texte n'aurait peut-être pas été très différent, tant finalement il est peu question de Chopin dans **Un hiver à Majorque**..."

Nous croyons plutôt que la présence et la maladie de Chopin ont procuré à G. Sand l'énergie, l'instinct de lutte, la volonté de défendre le faible contre ce qu'elle a reconnu être une société dominée par l'obscurantisme, l'égoïsme, les préjugés : bref, ce qui représentait, à ses yeux, le sous-développement culturel, économique et social.

> *"Un mois de plus et nous mourions en Espagne, Chopin et moi, lui de mélancolie et de dégoût, moi de colère et d'indignation. Ils m'ont blessée dans l'endroit le plus sensible de mon cœur, ils ont percé à coups d'épingles un être souffrant sous mes yeux, jamais je ne leur pardonnerai, et si j'écris sur eux, ce sera avec du fiel..."* écrit-elle, dès le 26 février 1839, à la "consulesse" d'Espagne à Paris, Charlotte Marliani. Et, en effet, *Un hiver à Majorque* a bien l'allure d'un pamphlet.

Les sources indiquées par G. Sand elle-même (Tastu, Dembrowski, Laurens, Grasset de Saint-Sauveur, Marliani, etc.) ont été relevées avec conscience et bonheur, et l'on ne peut que complimenter Béatrice Didier d'avoir fait suivre le texte de commentaires riches et passionnants. Nous montrerons, le temps venu, dans notre thèse sur G. Sand et l'Espagne, l'influence d'autres lectures ou de personnalités de voyageurs que la romancière a bien connus. Citons d'abord Charles Didier, qui fut son amant en 1836, après avoir parcouru l'Espagne (1834-1835), fortement critiquée dans ses articles, bientôt recueillis en deux volumes (**Une année en Espagne**, 1837). G. Sand les avait réclamés à Buloz, preuve qu'elle s'y intéressait (**Correspondance**, t. III, p. 287 et note). Il s'y trouve une critique au moins aussi acerbe que celle du marquis de Custine dont **l'Espagne sous Ferdinand VII** avait été publiée le 3 février et le 12 mai 1838.

Probablement pour lancer son récit de voyage, Custine avait réuni chez lui, le 8 mai, autour de Chopin, de Franchomme, de Duprez et de deux cantatrices, une assemblée choisie : Lamartine, les Hugo, Nodier, George Sand, Jules Janin, Sophie Gay, la duchesse d'Abrantès, la comtesse Merlin, Mme Ancelot, Mme Doumerc, la baronne de Bawr. De près ou de loin, tous les invités s'intéressaient à l'Espagne ou y avaient séjourné.

De tous les récits de voyage écrits à l'époque romantique, c'est celui de Custine qui piqua le plus au vif la susceptibilité des Espagnols. C'est qu'il émanait d'un grand aristocrate catholique, attaché aux traditions, tandis que les critiques de Didier provenaient d'un libéral, anticlérical, très proche du point de vue de G. Sand. "Texte très vivant", a écrit le marquis de Luppé du livre de Custine, "récit alerte". "Il a eu l'honneur d'intéresser Balzac, et n'est pas inférieur, en définitive, pour la description, au **Tra los Montes** de Théophile Gautier, qui n'a pas tenté, comme Custine, de comprendre ce qu'il y avait derrière le décor : l'Espagne, son âme, sa crise et sa destinée." (**Astolphe de Custine**, éd. du Rocher, 1957, p. 198.)

Ces deux ouvrages ont influencé G. Sand, ainsi que la publication dans **la Presse** et la **Revue de Paris**, en 1840, des neuf premiers chapitres du **Voyage en Espagne**, de Gautier, dont la technique allait être reprise par G. Sand dans **Un hiver au Midi de l'Europe** (premier titre de la publication qui commence en janvier 1841 dans la **Revue des Deux mondes**) : contraste entre les descriptions dithyrambiques des paysages et la critique presque systématique des habitants. Cette manière de discréditer n'est d'ailleurs pas un procédé nouveau. Elle apparaît dès la moitié du XVII[e] siècle dans les **Mémoires** de Saint-Simon, particulièrement dans la relation de son ambassade en Espagne et de sa visite à l'Escorial.

Il serait intéressant de confronter le témoignage de G. Sand à celui d'une obscure contemporaine Jane Dubuysson, en 1840-1841 (**Revue du Lyonnais**, t. XIII, 1841, pp. 205-216).

Quant aux réactions espagnoles, l'injurieuse "Vindicacion" de Jose-Maria Quadrado, que Béatrice Didier analyse longuement, serait à compléter par deux articles contemporains publiés à Palma, écrits avec la même amertume rancunière : un anonyme, en espagnol, dans le **Semanario de Palma, Almacen de Frutos literarios** (n° 16, 29 août 1841) ; le second sous la signature J.C. (Jaume Cabanellas), en français, dans la revue **l'Exotique, Album de Sciences et de littérature** (n° 15, 9 février 1843).

Mais il est évident qu'on ne peut s'attendre à trouver, en édition de poche, toutes les sources, non plus que les comparaisons et les rapprochements réservés à des éditions critiques plus "lourdes". Béatrice Didier a su imposer, dans ce cadre limité, plus d'un quart du volume de commentaire personnel, offrant un savant travail d'analyse et une brillante étude littéraire dont assurément plus d'un "ami de George Sand" lui saura gré.

Christian ABBADIE

Nous remercions M. Gabriel Quetglas, propriétaire de la cellule-musée n° 4 à la Chartreuse de Valldemosa, de nous avoir signalé l'article de Jaume Cabanellas, tout à fait ignoré jusqu'alors, dont nous reproduisons ici les dernières lignes : "Votre **Hiver à Majorque** sera lu avec avidité par tous ceux qui savent apprécier votre enthousiasme descriptif et votre style si pur, mais quelque peu délaissé par ceux qui cherchent, dans une relation de voyage, l'exactitude."

GEORGE SAND. **Jean de La Roche**, illustré par Christiane Bruguier-Pastré. Avant-propos de Maurice Toesca. 1 vol. au format 25 × 32. La Maison de la Gravure, 59, bd Beaumarchais, 75003 Paris.

Le très beau volume à tirage limité qu'a illustré avec talent, de 34 pointes sèches, Christiane Bruguier-Pastré, rend hommage à la George Sand amie de la nature, par les bandeaux inspirés par les plantes d'Auvergne. Il a été réalisé par une équipe d'artisans du livre de bibliophilie, avec un soin et un goût parfaits ; elle aurait sans doute aimé qu'il en soit ainsi.

Jean de La Roche est une des œuvres les plus méconnues de la romancière. Plein de charme, il ne mérite pas un tel oubli, car, au-delà de la romantique histoire d'amour, nous y trouvons deux thèmes essentiels de la pensée de l'auteur. Thèmes aux résonances si contemporaines qu'une fois de plus ils prouvent la modernité de cette pensée.

En parcourant cette belle région du Velay, c'est en écologiste convaincue qu'elle oppose la Nature souveraine aux "... fanges de la civilisation".

Et si son héros, Jean de La Roche, en étudiant flore, faune et minéraux, prend conscience de l'importance du savoir et aussi de la nécessaire égalité culturelle de l'homme et de la femme au sein du couple, c'est que George Sand, bien avant Virginia Woolf, n'a cessé de souhaiter et de réclamer cette égalité :

"Un homme de cœur et d'esprit veut vivre avec son égale... cela devrait être ainsi ; mais... il y aura longtemps encore un préjugé contre les femmes qui ont reçu de l'instruction..."

La Rédaction

GEORGE SAND. **Correspondance** (avril 1862-juillet 1863). Tome. XVII. Edition Georges Lubin, Garnier, 1983, 852 p.

Du mariage de Maurice à la naissance de François Marc Antoine Sand Dudevant, le nouveau volume que nous offre G. Lubin n'est pas moins riche qu'à l'accoutumée : 581 lettres avec une proportion d'inédits qui tient du prodige : 96,5 %. L'éditeur paraît regretter d'avoir à musarder à travers "la prolifération des billets et lettres de faire-part" qui restreint le champ chronologique à seize mois. Mais le lecteur y trouve son compte ; véritables exercices de style, ces textes se lisent comme autant de variations sur fond de courtoisie, d'amitié et de joie. Et tant il est vrai qu'une lettre dit aussi son destinataire, le plaisir se renouvelle à voir défiler en transparence le cortège des plus chers correspondants.

Que viennent à la traverse les tribulations d'un **pâ â té de thon** expédié au tome précédent et jamais parvenu au prince Jérôme — l'empereur l'a-t-il mangé ? —, que les remerciements à Delacroix pour son **Centaure** emportent George "vers quelque chose d'immense qu'on ne peut pas dire et qu'on peut pourtant rêver", et, derechef, ce mélange de tons et de voix donne chair à cette **Correspondance** qui se nourrit des soucis les plus quotidiens, des élans les plus constamment et les plus pratiquement généreux mais n'hésite pas à poser les questions les plus nobles. En témoignent, entre autres, les lettres à Hugo et les deux épaisses "tartines" — le mot est d'elle — qu'elle adresse à Edouard Rodrigues, les 4 et 17 avril 1863 : 37,5 et 54 pages in-8°. L'honnêteté intellectuelle de George est telle qu'elle est heureuse de la demande qui lui est faite : "[J'] ai si rarement l'occasion de me résumer les bonnes raisons dont ma cervelle s'est nourrie au jour le jour et sous le coup des éternels dérangements de la vie courante." Son "catéchisme", qui n'a rien d'improvisé ni de convenu, permet, joint aux réflexions que la composition et la publication de **Mademoiselle La Quintinie** suscitent, d'apprécier au plus juste le chemin parcouru par George. Ce qu'elle a gardé de foi et d'espérance socialistes l'entraîne encore vers les terres fertiles du pays de nulle part. C'est à Hugo qu'elle écrit fièrement après **les Misérables** : "Je plaide la cause de mon utopie." Jeunesse du cœur, alacrité de l'esprit, fidélité en profondeur, modestie de l'âme en quête, toutes ces vertus de George s'expriment là. Alors pourquoi tant de sérieux et d'intelligente probité lui valent-ils, cher Georges Lubin, cette critique implicite à propos de l'**Ebauche d'un glossaire du langage philosophique**, de Léon Brothier ? "G. S. s'est entichée de ce livre comme autrefois des œuvres de Leroux." Si vous y tenez, je vous abandonne Brothier, mais croyez-en de solides têtes philosophiques de ce temps, C. Lefort, M. Abensour pour ne citer qu'eux, la pensée de Leroux valait la peine que l'on "s'entichât" d'elle. Comment ne voyez-vous pas qu'en suggérant que Sand s'engouait bien trop vite, vous induisez à penser qu'elle ne **savait** pas lire, ou que de telles influences ont gâté son œuvre. Et si l'on disait une bonne fois que c'était une femme de génie capable d'apprécier et d'assimiler le meilleur de son siècle ! Les lectures de Balzac vous paraissent-elles plus neuves, plus solides ou mieux digérées ? Au moment où, grâce à votre monument, George redécouverte est enfin reconnue, ne devez-vous pas lui accorder, comme elle l'espère le 24 janvier 1863, "d'avoir cherché, choisi, illuminé les plus saines et les plus belles notions de [son] temps" ? Et la lecture de la "Préface" de **la Grève de Samarez** manifeste en ce même mois d'avril des lettres à Rodrigues qu'elle peut ne rien renier et être lucide.

Mais c'est bien le seul point où G. Lubin "se manque" pour parler comme Jean Brunet qui prend **de la Geneviève** pour "des estragons". Car alors que la **Correspondance**, une fois de plus menacée, une fois de plus victorieuse, va entamer grâce à la tenacité pugnace de son maître d'œuvre sa dernière trajectoire, il faut redire à G. Lubin notre reconnaissance de nous avoir dix-sept fois rendu la présence de G. Sand, en attendant... la suite.

Jean-Pierre LACASSAGNE

Qu'on me permette d'ajouter un mot de réponse : ai-je été mal compris ? Je suis loin de méconnaître l'importance de Pierre Leroux comme penseur politique. Mais j'ai toujours pensé que le vénérer "comme un nouveau Platon, comme un nouveau Christ" (lettre 1 835 au tome IV) témoignait d'un enthousiasme excessif. Le mot "entichée" que mon ami Lacassagne trouve péjoratif (et qui ne l'était pas dans ma pensée, car on peut s'enticher d'un homme de valeur, d'un livre admirable : voyez La Fontaine entiché de Baruch), je le retire quant à Leroux, mais je le maintiens en ce qui concerne Léon Brothier. En revanche, comme je le dis moi-même depuis vingt ans, je ne peux qu'approuver qu'on traite George Sand de femme de génie, mais les génies ont quelquefois une grosse loupe en guise de lunettes.

Georges Lubin

GEORGE SAND. **Promenades autour d'un village,** suivies du **Journal de Gargilesse.** Collections Monts et Merveilles, Christian Pirot, 13, rue Maurice Adrien, 37100 Saint-Cyr-sur-Loire, 1984.

Ce premier volume de la collection fait bien augurer des publications de Christian Pirot qui s'est déjà signalé favorablement par sa revue **le Vagabond**, dont on est fâché d'apprendre qu'elle cesse de paraître. Le texte de G. Sand, qu'il était opportun de rééditer, est très bien imprimé et mis en page, et s'accompagne d'illustrations **inédites** bien choisies, certaines sur double page : dessins de George Sand, de Maurice Sand, de Jules Veron, d'Eugène Grandsire, représentant des paysages (Gargilesse, Crozant, Ceaulmont) et des personnages comme le père Moreau, Manceau, François Rollinat.

Pourquoi faut-il que le **Journal de Gargilesse** fasse tache (quoique agréablement illustré par Christiane Sand) dans ce volume qui aurait approché de la perfection ? Ce texte est déparé par des fautes de lecture nombreuses, certaines grossières, qui dénaturent plusieurs passages. L'écriture de George Sand à cette époque est cependant facile à déchiffrer, et l'on comprend mal qu'on ait pu lire : Mme Agne (pour **Mme Vergne**, amie bien connue, p. 145) ; Mme d'Estocade (pour **Mlle de l'Estorade**, héroïne du roman **Narcisse**, p. 146) ; vont à Châteauroux avec Pan (pour vont à **Châteaubrun** avec **Jean**, p. 147) ; boudin (au lieu de **Bonvin**, un peintre, p. 149) ; Magrious (pour **Magnet**, p. 164), etc. Ce n'est qu'un rapide relevé, incomplet.

G. L.

GEORGE SAND. **Les Ailes de courage,** illustré par Alain Durbec. Ed. du Chardon bleu, Lyon (livre imprimé en gros caractères).

GEORGE SAND. **La Petite Fadette.** Collection Nuance. Editions Eventail.

GEORGE SAND. **Histoire du véritable Gribouille.** Existerait sous forme de cassettes, mais nous n'avons pas réussi à connaître le nom de l'éditeur, jusqu'à présent.

PIERRE SALOMON. **George Sand, biographie.** Editions de l'Aurore, Meylan, Isère, 1984.

Notre ami regretté avait terminé, peu avant sa mort, cette refonte de l'étude parue en 1953 dans la collection "Connaissance des lettres", et qu'il trouvait lui-même trop sommaire (mais il avait dû s'incliner devant les impératifs de la collection).

On y retrouve toutes ses qualités : précision, rigueur, honnêteté intellectuelle, érudition, et en particulier connaissance approfondie de l'histoire littéraire du XIX[e] siècle. Il m'avait entretenu de ce projet plusieurs fois : il avait à cœur d'apporter à son ouvrage les correctifs indispensables étant donné les nombreux travaux et les découvertes de ces trente dernières années.

Ayant ici les coudées plus franches, il a élargi son compas et le résultat est cette biographie qu'on pourrait appeler biographie-critique, car l'étude de la vie est intimement mêlée à celle des œuvres. La sympathie que ressentait Salomon pour George Sand n'occulte jamais son sens de l'impartialité scrupuleuse. C'est dire qu'il ne verse jamais dans l'hagiographie. Personnellement, je ne suis pas toujours d'accord avec ses jugements et conclusions, que sa mort m'interdit de discuter désormais avec lui, mais je dois reconnaître qu'il s'efforce d'aboutir à la justice sereine, rectifiant ou adoucissant en particulier certaines appréciations trop sévères qui se trouvaient dans la première publication. Il a corrigé aussi des allégations inexactes dont la fausseté ne lui était pas imputable et n'a été démontrée que par des travaux récents. Par exemple : la légende qui voulait que Leroux eût collaboré largement au roman **Spiridion.**

Surtout, il a considérablement enrichi le canevas un peu sec de 1953, s'étant tenu avec soin au courant de ce qui a paru sur la romancière depuis le renouveau sandien.

Il avance presque toujours avec prudence, et n'avance rien qui ne soit vérifié. Comme cette nouvelle biographie tend à l'impartialité, elle satisfera ceux qu'agace parfois une certaine manière de présenter George Sand en sainte de vitrail, sans choquer les admirateurs inconditionnels. Elle a aussi l'avantage de bien faire sentir la complexité d'une vie pleine de contrastes, passionnante par cela même, et d'étudier

avec sagacité l'évolution des idées politiques et sociales qui tiennent une si grande place dans une œuvre foisonnante, et que notre temps redécouvre.

Georges Lubin

JEAN-LOUIS BONCOEUR. **A Nohant chez la dame...** Roanne, éd. Horvath, 1983.

J'ai déjà donné mon opinion (sévère) dans **Présence de George Sand**, n° 18, sur ce livre qui se présente comme un témoignage authentique recueilli de la bouche d'un ancien domestique de G. Sand. C'est un embrouillamini d'erreurs de faits, de dates, de personnages, aggravé d'inventions gratuites et tendancieuses, disons même calomniatrices.

Je n'aime pas les faux témoins et n'en dirai pas davantage.

G. L.

GEORGE SAND. **Recherches Nouvelles.** Groupe de recherches sur George Sand de l'Université d'Amsterdam sous la direction de Françoise Van Rossum-Guyon.

Dans un volume de 264 pages, le groupe de recherches sur George Sand de l'Université d'Amsterdam présente, sous la direction de Françoise Van Rossum-Guyon, une série de 12 articles consacrés à la romancière et à son œuvre. Ce travail, sans aucune prétention exhaustive, tente cependant d'être représentatif de la variété des genres pratiqués par George Sand : romans (2 études sur **Indiana**, 1 sur **Lélia**, sur **le Meunier d'Angibault**, **la Ville noire**, **Mademoiselle La Quintinie**), conte (article sur **le Château de Pic-Tordu**), autobiographie (étude sur **Histoire de ma vie**) et un travail sur les **Préfaces** de George Sand qui est, à ma connaissance, le premier à avoir traité ce sujet.

L'éclairage avec lequel est abordée chacune de ces questions est neuf, peut-être représentatif de cadres de pensée nouveaux.

Voici la table des matières de cet important recueil :

Les enjeux d'**Indiana**, par Françoise Rossum-Guyon.
Indiana ou **la Langue**, cette reine prostituée. Rapports sociaux et maîtrise des significations, par Camille Mortagne.
Où finit **Indiana** ? Problématique d'un dénouement, par Arlette Béteille.
Fêtes et Cérémonies : la structure mythique de **Lélia**, par Corrie Kruikemeier.
Le Meunier d'Angibault : symbolisme et poétique, par Jan Endelman.
Les demandes en mariage dans **la Ville noire**,, par Martine Frier-Wantiez.
Le Château de Pic-Tordu, du crépuscule à l'aurore. Paysages, par Elisabeth Milleman.
Histoire de ma vie. Choix de l'auteur et scrupules de la traductrice, par Ank Maas.
Les préfaces de George Sand : fonctions et évolution, par Bea Ikelaar-Descamps.
Mademoiselle La Quintinie aux Pays-Bas, une polémique religieuse, par Joop Stoelinga et Suzanne Van Dijk.
Juliette Adam et George Sand. L'hommage d'une femme écrivain, par Anje Dik.
George Sand en U.R.S.S. Notes de voyage et bibliographie, par Joanne Boiten.

Il est impossible de parler de chacun de ces articles. Tous sont passionnants et mériteraient une lecture approfondie.

J'en soulignerai surtout deux témoignant de l'extension de la pensée et de l'œuvre de George Sand :

Ank Maas a été chargée par la maison d'édition Sara de traduire en néerlandais **Histoire de ma vie** dans une version abrégée de 300 pages (alors que l'édition de Georges Lubin dans la Pléiade en compte 1 600). Il lui a donc fallu exclure les 4/5 du texte et n'en privilégier qu' 1/5. Douloureuse amputation dont les critères n'étaient pas toujours faciles à déterminer. Tout au long de son article, la traductrice explique comment elle a pu effectuer son choix : d'abord par le découpage de 11 chapitres de l'œuvre en nombre de pages représentatives d'années et en moyenne de pages par année. Des résultats obtenus, elle a pu faire un graphique en mettant sur l'ordonnée le nombre de pages et sur l'abcisse, les années. De ce graphique, elle a dégagé quatre grands sommets :

1. Période 1810-1811 : récit du conflit entre la grand-mère et la mère après la mort du père ;
2. Période 1818-1819 : récit du séjour au Couvent des Anglaises ;
3. Année 1821 : récit de la dernière année de la vie de la grand-mère ;
4. Année 1835 : récit du procès à Paris, de la relation avec Michel de Bourges et des idées politiques de George Sand.

La traductrice élimine radicalement l'histoire de Maurice Dupin, trop importante par rapport à l'œuvre. Elle ne sous-estime cependant pas l'importance de cette première partie d'**Histoire de ma vie**, mais elle la trouve mal intégrée et mal justifiée dans l'ensemble du récit. La forme adoptée (c'est-à-dire des lettres de Maurice Dupin réécrites par George Sand) lui paraît difficilement compatible avec un récit totalement autobiographique.

Jeanne Boiten s'est rendue à Léningrad afin de constater sur place le rayonnement de la pensée de George Sand au pays de Tourgueniev. On peut relever dans le rapport de son enquête quelques phrases significatives : "Il me semble essentiel de noter avant tout que je n'ai rencontré personne, âgé de plus de vingt ans, qui n'avait pas entendu parler de George Sand. Mieux même, le nom de la romancière provoquait toujours la même réaction : "Ah ! l'auteur de **Consuelo** !" En effet, comme on me l'a affirmé à plusieurs reprises, tout(e) lycéen(ne) a lu ce roman plus qu'aimé en U.R.S.S. (si populaire même qu'il existe un parfum du même nom)".

Voilà de quoi faire pâlir bon nombre de lycéens français qui, en 1984, ignorent pour la plupart le nom de **Consuelo** !

On voit que cet ensemble de recherches contient des études et des informations apportant des éléments nouveaux aux connaissances actuelles sur George Sand. On peut se les procurer en écrivant au C.R.I.N. Institut de langues romanes. Grote Kruisstat 2-1 9712 TS Groningen. Pays-Bas.

Bernadette CHOVELON

Sont désormais disponibles en Livres de poche deux ouvrages importants dont les auteurs sont l'un et l'autre membres de l'Association :

- Francine MALLET, **George Sand** (Livre de poche, Grasset);
- Joseph BARRY, **George Sand ou le scandale de la liberté** (Livre de poche, Seuil, collection Points-Biographies).

Bonne nouvelle pour ceux qui ne les ont pas encore dans leur bibliothèque.

LA VIE DE LA SOCIETE

Assemblée générale du 21 mars 1984

L'Assemblée générale a eu lieu le 21 mars 1984 au lycée Condorcet. Nous vous communiquons le Rapport moral de la Secrétaire générale.

*

* *

Notre association compte 150 membres en ce mois de mars 1984 , soit sensiblement le même nombre que les années précédentes. De nouveaux venus ont remplacé les adhérents qui n'ont plus donné signe de vie ou qui sont décédés, ce qui a amené un renouvellement certain.

Ce qui frappe en premier, si l'on jette un coup d'œil sur l'année écoulée, c'est de constater que l'association s'est "personnalisée". Il s'est créé un esprit de groupe dû à une meilleure connaissance des adhérents entre eux. On a l'habitude maintenant de se retrouver régulièrement et d'avoir des activités communes, ce qui a créé des liens. Il n'y a plus beaucoup d'adhérents anonymes, et nombreux sont ceux qui, dans l'année, ont eu l'occasion de téléphoner au secrétariat ou de rencontrer un membre du Bureau. Il y a certainement un esprit d'amitié et de chaleur qui s'est créé autour de la figure de George Sand. Il était important de le souligner au début de ce rapport moral.

Je voudrais aussi noter l'esprit d'équipe qui s'est manifesté au sein du Bureau pendant ces derniers mois où des empêchements de santé m'ont empêchée d'assumer toutes les tâches du Secrétariat général. Très spontanément des aides sont venues me prêter main-forte et je veux remercier tout particulièrement Mme Chevereau, Mme Baumgartner et Mme Kell pour leur aide précieuse et efficace.

La dernière Assemblée générale a eu lieu le 16 mai 1983. Depuis ce jour, diverses activités sont à signaler :

En juin 1983, nous avons publié le 4e numéro de la Revue qui nous a valu plusieurs letres d'encouragement. Ce numéro a été tiré à 500 exemplaires. Il en reste quelques-uns de disponibles au prix de 25 F. Sont disponibles également des numéros spéciaux sur **Nohant**, édités en 1982. Les "Monuments historiques" ont été intéressés par notre publication et nous ont passé une commande en juin dernier.

Si ce numéro est assez disparate, nous aimerions par la suite publier des numéros spéciaux sur des thèmes groupés, par exemple **George Sand et Paris**, pour ne parler que de notre projet le plus proche. D'ores et déjà nous faisons appel à ceux qui possèdent des documents ou auraient envie de collaborer avec nous. Qu'ils se manifestent en envoyant leurs suggestions ou leurs recherches. Avant publication, les articles sont soumis au comité de lecture.

Dans le même esprit de collaboration, une adhérente, Mme Grimberg-Vergon, 27 rue des Amiraux, 75005 Paris, nous a proposé un service d'échange de livres au sein de l'Association. Ceux qui auraient des ouvrages en double ou en triple et qui voudraient les échanger avec ceux d'autres adhérents, pourraient le proposer à ce service d'échange et compléter ainsi leur collection de livres de George Sand ou sur George Sand.

Le 16 novembre 1983, l'Association se trouvait réunie au lycée Condorcet pour la première rencontre de l'année 1983-1984. Le thème de la soirée était **la Hongrie**. Dans ce décor romantique désormais familier aux sandistes parisiens, Georges Lubin fit une causerie sur **George Sand et la Hongrie**, suivie d'un récital de piano donné par un jeune Hongrois, lauréat à plusieurs titres de l'Académie de Budapest : Josef Takacj. Nous étions à peu près 80 participants.

En décembre, nous nous réunissions au café **Procope** pour notre repas bi-annuel. Cette fois-ci, nous avions choisi le déjeuner de midi pour satisfaire plusieurs adhérents qui avaient manifesté le vœu de suivre des activités dans la journée et non le soir. Nous étions quarante-sept.

Le 16 janvier, nous nous retrouvions avec les Amis du Musée Carnavalet à l'occasion d'une conférence de Georges Lubin, intitulée : **George Sand, première femme de lettres française** (le compte-rendu est publié dans ce bulletin). Une nombreuse assistance entourait les Amis de George Sand et leur président. Au cours de la petite réception qui a suivi, nous avons eu l'occasion de prendre contact avec les jeunes comédiens qui ont joué cet hiver au théâtre Marie-Stuart : **la Mansarde bleue**, une remarquable pièce montée à partir de la correspondance Musset-Sand.

Le 3 mars, c'est dans l'atelier de Delacroix, que se retrouvaient les amis sandistes. Mme Baumgartner nous guida dans l'appartement et l'atelier du grand peintre romantique. Le texte de sa causerie est

publié dans ce numéro.

Le 27 avril, un dîner au **Procope**, à nouveau, réunissaient une quarantaine d'adhérents, beaucoup étant nouveaux. En vue de notre prochain voyage à Venise, les plus belles pages de George Sand sur Venise, et en particulier celles des **Lettres d'un voyageur** furent lues à haute voix. Le 11 mai, une seconde réunion de préparation, plus centrée sur la peinture et la musique vénitiennes, réunira la soixantaine de participants à ce voyage, qui aura lieu du 1er au 4 juin 1984. Un numéro spécial du Bulletin permettra de publier les conférences et les activités de ce voyage.

Notre Association participera également au voyage organisé par la Société Chopin aux Fêtes romantiques de Nohant, les 23 et 24 juin 1984.

Du 6 au 19 mai, se tiendra à la Maison de l'Auvergne à Paris une exposition organisée par Christiane Bruguier-Lastré, ayant pour titre **George Sand et l'Auvergne.**

Enfin pour la bonne marche de notre Association nous vous demandons de penser à payer régulièrement votre cotisation, en janvier. Elle a été portée à 80 F. Nous vous demandons de parler de nous et de nos activités à vos amis. La vie d'une association dépend de l'activité de chacun. Nous avons besoin de votre présence quand nous organisons une réunion, besoin de votre participation, besoin de vos encouragements, besoin de vos lettres quand vous habitez loin de Paris et besoin que vous vous fassiez connaître.

La séance est levée à 19 heures.

Bernadette CHOVELON

Veuillez noter le changement d'adresse du Secrétariat :

8, rue Coutureau, Saint-Cloud 92210

CONFÉRENCE AU MUSÉE CARNAVALET

Le 16 janvier 1984, dans le cadre admirable du Musée Carnavalet, Georges Lubin donnait une conférence. Le titre, **George Sand, première femme de lettres française** avait sans doute piqué la curiosité du public puisque les Amis du Musée Carnavalet se pressaient nombreux autour des Amis de George Sand et de leur Président.

Ce dernier, après avoir montré que George Sand était ici, en quelque sorte, chez elle, puisque Carnavalet avait abrité longtemps de nombreux souvenirs de la romancière (maintenant au Musée Renan-Scheffer, rue Chaptal), affronta non sans adresse l'énigme posée par le titre de sa conférence.

Pour l'ordre chronologique, George Sand n'est évidemment pas la première femme à s'être servie de sa plume. Mais quand elle rentre dans la "carrière", l'expression "femme de lettres" n'a pas encore droit de cité. Le Dictionnaire de l'Académie en 1835 fait bien une place à "l'homme de lettres" mais pas à la femme.

Qui donnerait le titre de "femme de lettres" à Christine de Pisan, à Mlle de Scudéry ou même à Mme de Sévigné, épistolière seulement ? Au XIX[e] siècle, le terme pour désigner les femmes qui écrivent est quelquefois "femme auteur" comme l'a fait Balzac dans **Béatrix** ou plus souvent "Bas-Bleu" avec toute la connotation railleuse ou méprisante que cela implique. Et Georges Lubin de citer la longue définition du Larousse du XIX[e] siècle (1867) qui fit éclater de rire l'auditoire : [...] "La couleur bleue est trop terne pour qu'elle ait jamais été adoptée, si ce n'est par de grossières paysannes. Mais quand une femme affiche la prétention de paraître savante, elle renonce en quelque sorte aux goûts et peut-être aux charmes de son sexe, elle devient un homme, et il n'y a plus de raison pour qu'elle ne porte pas des **bas-bleus** !"

Musset utilise l'expression "femme de lettres" à propos de "la merlette lettrée", qui "barbouillait des rames de papier...".

Dans **Les Français peints par eux-mêmes**, ouvrage collectif paru en 1840-1842, Jules Janin consacre 30 pages, d'une veine cruelle et goguenarde, reflet de la mentalité de son époque, aux Bas-Bleus : "Pas jolie, mais elle ne l'a jamais été, elle est née à quarante ans et elle y est restée tant bien que mal." Barbey d'Aurevilly, dans un livre de 346 pages intitulé **les Bas-Bleus** affiche une mentalité sexiste exacerbée poursuivant George Sand ("la reine indiscutée du bas-bleuisme contemporain") d'une hargne vigilante et prolongée. Unanimement ou presque, les hommes, que ce soit Théophile Gautier, Lamartine ou autres, tous veulent qu'en "s'adonnant à la littérature, la femme perde son sexe".

Comment s'est fait le passage entre ce terme méprisant de "Bas-Bleu" et celui de "Femme de lettres" ?

Le 28 janvier 1838 se fonde la Société des Gens de lettres. George Sand est la seule femme élue au Comité l'année suivante. C'est au cours de ces années quarante que la transformation va s'effectuer et que le terme va s'imposer progressivement. Il s'agira non seulement d'écrire, mais aussi d'organiser la profession et de se défendre contre les éditeurs et les contrefacteurs.

George Sand avait pris dès le début le métier au sérieux : "... De tous les petits travaux dont j'étais capable, la littérature proprement dite était celui qui m'offrait le plus de chances de succès comme métier et, tranchons le mot, comme gagne-pain." Métier, gagne-pain, elle a commencé par le journalisme, puis a continué par des romans, d'abord en collaboration avec Jules Sandeau, puis enfin seule. Si les hésitations sur le pseudonyme prouvent une certaine inquiétude vis-à-vis de son propre nom, George Sand s'est vite imposée comme un écrivain à part entière, une véritable professionnelle, vraiment la première femme de lettres française au sens complet du mot.

George Sand a été également première par le mérite, comme le prouvent les critiques de ses contemporains pour ne parler que d'eux. Que ce soit Chateaubriand, Buloz ("la reine de notre génération littéraire"), Hortense Allard ("la reine"), Balzac, Stendhal ("Qu'est-ce que la littérature française, pour la généralité des hommes qui lisent en Europe, sans G. Sand ou sans Balzac ?"), et même Barbey d'Aurevilly ou Baudelaire, paradoxalement fascinés et farouchement hostiles tout à la fois. S'appuyant sur de nombreuses citations, Georges Lubin démontre le mérite de George Sand dans la littérature de sa génération.

Première aussi par l'importance de l'œuvre : non seulement 120 volumes, mais une correspondance sans égale au XIX[e] siècle : 18 volumes de **Correspondance** déjà publiés, d'une moyenne de 900 pages chacun. "J'ai de la matière pour huit autres au moins, sans compter tout ce qui peut se découvrir entre temps", affirme avec enthousiasme Georges Lubin. "Elle dépassera et de loin toute autre correspondance connue, car elle semble inépuisable, et il ne se passe pas de mois où ne surgissent des lettres ignorées, soit dans les ventes, soit sur les catalogues des marchands. Ici une lettre, ici dix, là un gros paquet."

"Complément d'une œuvre romanesque très vaste, trop vaste peut-être (c'est le revers de la médaille, la rançon des mobiles terre à terre envisagés à l'origine : le métier, le gagne-pain qui deviennent des boulets mais où les chefs-d'œuvre sont nombreux), la correspondance s'ajoute à une production dont elle ne constitue pas le moindre fleuron, et permet de donner à George Sand, d'un troisième point de vue, le rang de première femme de lettres de son époque."

Bernadette CHOVELON

VISITE A L'ATELIER DE DELACROIX

Le 3 mars, les Amis de George Sand se retrouvaient dans l'atelier de Delacroix, guidés par M. T. Baumgartner. Nous avons pensé que tous ceux qui n'ont pas pu venir seraient heureux de connaître les lieux où vécut ce grand peintre, ami de la romancière. "George Sand n'a jamais cessé de louer Delacroix, nous dit Georges Lubin, en toute occasion, que ce soit dans ses écrits ou dans sa correspondance. Elle parle de lui dans **Horace**, dans **les Lettres d'un voyageur**, dans **Impressions et Souvenirs**, toujours pour le vanter, vigoureusement, délicatement..." Et cette visite donnera l'occasion de rappeler une amusante anecdote, un "poisson d'avril" fait par Delacroix à George Sand et à Chopin. En effet, le 1er avril 1847, le peintre accompagne les deux amants à l'inauguration d'une œuvre à laquelle il a travaillé six années : la décoration de la coupole du Luxembourg. Delacroix guette malicieusement la réaction de ses amis, car lui seul sait qu'il a donné à Dante les traits de Chopin et que le visage de George Sand lui a inspiré celui d'Aspasie !

*
* *

Si Delacroix s'est installé place Furstenberg, dans ce délicieux quartier de Saint-Germain-des-Prés, face à l'ancienne Abbaye, c'est que non seulement il aimait ce quartier, mais aussi qu'il avait été chargé de décorer la chapelle des Anges de l'église Saint-Sulpice, toute proche. Il avait reçu cette commande en 1849, mais ne la terminera qu'en 1861, sa santé fragile l'empêchant souvent de travailler. En effet, un début de tuberculose sous forme de laryngite l'avait atteint dès 1836.

Delacroix emménage place Furstenberg en décembre 1857.

L'appartement est au 1er étage, un escalier droit nous y conduit : un buste (copie) d'Eugène Delacroix par Dalou nous accueille dans l'entrée : le sculpteur l'a représenté avec la gorge protégée (toujours cette laryngite tuberculeuse).

Le corridor

A l'époque, il y avait une banquette en chêne et un calorifère en tôle.

Aux murs : l'acte de nomination des préfets des Bouches-du-Rhône. Charles Delacroix, le père d'Eugène, ex-ministre des Affaires étrangères, avait épousé Victoire Oeben, fille du célèbre ébéniste de Louis XVI. Ils eurent quatre enfants, mais on attribue la paternité d'Eugène à Talleyrand, car son père avait été opéré d'une sarcocèle avant la conception du peintre (ce fut longtemps contesté, mais aujourd'hui cette thèse semble confirmée).

Cela n'empêche pas Delacroix d'être très attaché à son père légal. Ce dernier meurt en 1803. Le peintre et sa mère iront s'installer chez la sœur d'Eugène, Henriette de Verninac. Le jeune Eugène ira au Lycée Impérial (Louis-le-Grand) où il se fera des amis.

Sur le mur du corridor, nous voyons également une photo de Delacroix par Nadar. Au sujet de cette photo, le peintre lui avait écrit : "Monsieur, je suis si effrayé du résultat que nous avons obtenu, que je viens vous prier, dans les termes les plus instants et comme un service que je sollicite, d'anéantir les épreuves..." (ce qui, Dieu merci, ne fut pas fait). Delacroix s'est intéressé à la photographie et a réalisé des dessins d'après des daguerréotypes ou des tirages sur papier ; membre de la Société française de photographie, dès sa création, il écrira à Dutilleux, le 7 mars 1854 : "... Combien je regrette qu'une si admirable invention arrive si tard, je dis pour ce qui me regarde... C'est la démonstration palpable du vrai dessin de la nature."

Le salon

Nous savons d'après l'inventaire qu'il était surchargé de meubles, assombri par de grands rideaux de velours grenat bordés de galons à franges dorées. Les fenêtres étaient garnies de vitrages de mousseline. Il faut imaginer ici un secrétaire de bois d'acajou, quatre fauteuils, quatre chaises, un fauteuil Voltaire, une table, un canapé. Aujourd'hui, au mur, nous trouvons des dessins, des aquarelles, des études, des pastels d'Eugène Delacroix, avec des animaux, des croquis, des paysages. Rappelons-nous qu'il aimait aller au Jardin des Plantes pour "croquer" les animaux.

Dans les tables-vitrines : des photos de sa maison natale à Charenton-Saint-Maurice (Seine), de celle de Champrosay, près de Fontainebleau où il partait souvent se reposer depuis 1844 et qu'il achètera en 1858. Un médaillon de David d'Angers représentant Madame de Forget, née Joséphine de Lavalette, cousine, amie, maîtresse et consolatrice de Delacroix. Une miniature représentant Eugène Delacroix par Herbelin, de 1855. Le catalogue des ventes de l'atelier de Delacroix en 1865. La photo du monument par Dalou au Jardin du Luxembourg. Le dessin du tombeau de Delacroix au Père-Lachaise.

La chambre à coucher

C'est ici que Delacroix mourut, soigné par la fidèle Jenny Le Guillou. Il avait fait la connaissance de Jenny chez son ami du Lycée Impérial, Jean-Baptiste Pierret, l'année même où Mme de Forget était devenue sa maîtresse.

Au-dessus du canapé, le portrait de Jenny, un du frère de Delacroix et celui de Félix Guillemardet, ami intime du peintre et fils de l'Ambassadeur de France en Espagne.

Du côté du secrétaire : une **Pieta** au crayon noir, un Christ en croix, une étude de Vierge à la mine de plomb, un auto-portrait dit "en Hamlet".

A côté de la fenêtre "**le Lit défait**" de Delacroix. Au-dessus de la cheminée, le portrait de la fille de Jenny Le Guillou par Delacroix.

Dans l'embrasure qui forme cabinet de toilette, un auto-portrait "au gilet vert".

La bibliothèque

Elle servait de passage pour se rendre à l'atelier. Elle comporte un bureau en acajou, des chaises cannées en merisier, un buste en plâtre du musicien Halévy, beaucoup de placards et de rayonnages : certains contenaient du linge, d'autres des livres... 400 volumes brochés et la collection complète du **Magasin Pittoresque**, des lithographies, 11 des 17 publiées chez Motte pour illustrer la traduction de **Faust** par Albert Stapfer (été 1928).

Dans la vitrine, par Eugène Delacroix, les **Lamentations de Le Tasse**.

L'atelier

Un escalier extérieur métallique nous y conduit. Il fut construit d'après les plans de Delacroix lui-même, aidé de son ami Haro. Ce dernier lui avait trouvé le logement en avril et Delacroix dira : "Mon atelier me plaît et j'y travaille." Les dernières œuvres du peintre ont été créées ici. Celui-ci était heureux de cet atelier construit avec beaucoup de difficultés dans le jardin : "Les entrepreneurs sont diaboliques", note-t-il dans son Journal ; mais il dira aussi lors de son installation : "Mon logement est décidément charmant. J'ai un peu de mélancolie à me trouver transplanté. Je me suis peu à peu réconcilié et me suis couché enchanté. Réveillé le matin en voyant le soleil le plus gracieux." Il orna son nouvel atelier avec des bas-reliefs grecs.

A droite, un petit cabinet devait être un vestiaire pour les modèles. Aujourd'hui, il est décoré des copies, par René Piot, des peintures d'Eugène Delacroix pour la Chambre des Députés.

Dans l'entrée, copie du **Sardanapale**, par F. Villot. L'original est au Louvre. Pour cette œuvre, Delacroix fut critiqué au Salon de 1927-1928 ("négligences" du dessin à la Rubens, erreurs de perspectives, manques de précision, confusion du premier plan). Il dira à Soulier : "Ils finiront par me persuader que j'ai fait un véritable fiasco." Delacroix a montré dans ce tableau combien il rompait avec les règles académiques. Chaque élément est tout en finesse (voir les détails du cheval qui servit pour l'affiche de l'exposition du centenaire de sa mort). Seize pierres lithographiques d'**Hamlet**, gravées par Delacroix de 1834 à 1843. Le thème d'Hamlet le poursuit et il aimera se peindre lui-même en Hamlet, comme nous l'avons vu tout à l'heure.

— Une esquisse du tableau de Delacroix : **Mirabeau devant Dreux-Brézé** dont l'original est à Copenhague et une autre version au Louvre.

— Une babouche de **Sardanapale**.

— Le portrait du célèbre chanteur Barroilhet, ami de Delacroix, en turc.

— Une esquisse sur maquette pour décorer le Palais-Royal. Par la protection d'A. Thiers, jour-

naliste devenu ministre de l'Intérieur de Louis-Philippe, E. Delacroix avait obtenu des commandes officielles.

— Le chevalet, la table de peinture, sa palette qu'il refaisait tous les jours... Dans les derniers jours de sa vie, la palette n'était plus faite. La fidèle Jenny le remarque : "C'est un signe."

Dans cet atelier, il conçut ses derniers dessins et croquis. La Chapelle des Saints-Anges fut inaugurée le 22 juillet 1861, dans l'indifférence des officiels. Pourtant Delacroix y avait longtemps travaillé, déjà par la recherche des thèmes (cf. **Journal**). Labeur entrecoupé d'arrêts dûs à sa maladie. Il aimait aller travailler à Saint-Sulpice au son de l'orgue.

Je recopie dans son **Journal** une lettre du 12 janvier 1861 pour George Sand : "... Depuis quatre mois, je fait un métier qui m'a rendu cette santé que je croyais perdue. Je me lève matin, je cours au travail hors de chez moi. Cette distraction continuelle et l'ardeur que je porte à ma besogne de cheval de carrosse me fait croire que je suis revenu à cet âge charmant où l'on court toujours... Je n'ai plus de place pour vous dire que je vous aimerai toujours."

Marie-Thérèse BAUMGARTNER

MANIFESTATIONS DIVERSES

AGEN

A Agen, le souvenir de George Sand a été évoqué au cours d'une exposition Chopin.

La population agenaise n'était pas restée insensible aux malheurs de la nation polonaise. Sur ce souvenir, Madame Pierre Esquirol, conservateur des musées d'Agen et de Nérac, prit l'initiative d'une semaine Chopin, consacrée, en décembre 1983, au grand musicien, avec conférences et concerts. Cette semaine fut illustrée, avec bonheur, par l'exposition qui eut lieu de mars à mai 1983, au Trianon du parc de Bagatelle, transportée de Paris à Agen.

Aux 137 numéros de cette exposition parisienne, se sont ajoutés, à Agen, des apports du musée d'Agen, de sa bibliothèque municipale, des Archives départementales et de collections particulières, poussant la liste parisienne jusqu'à un numéro 210 : compléments sur Chopin en Pologne, au pays natal, en France, des illustrations sur et autour de Chopin.

Du fonds local, on remarquait particulièrement le poème du poète-perruquier Jasmin : "As debris de la natioun polonezo", de 1833, ainsi que de la même date un "Anniversaire de la révolution polonaise du 29 novembre 1830 — Agen — Imprimerie Quillot", cette plaquette portant à l'encre sur la couverture "Louis Jasienski, l'abbé polonais". Et Jasmin écrivait : "Lous aouzèls bouyatjurs ou lous Polonès en Françe" — Les oiseaux voyageurs ou les Polonais en France, et qui sont demeurés puisque le nom de Chopin est resté dans la région agenaise par des descendants de la famille du musicien.

Naturellement, George Sand s'insérait dans cet apport local, comme une voisine, la baronne Dudevant habitant le château de Guillery, à Pompiey, sur la route des Landes, entre Barbaste et Nérac, où, dans le château de cette ville, une exposition "George Sand en Albret" serait une exposition intéressante à réaliser.

Six numéros évoquaient George Sand :

N° 193 George Sand. Lithographie. Salon de 1839.

N° 194 George Sand. Lithographie de Julien. h. 0210 × 1.0169.

N° 195 George Sand, à trente ans. Photogravure. h. 0240 × 1.0155.

N° 196 Raymond Viani. Valdemosa 1981. Gouache 051 × 042.

N° 197 Faire-part du décès de George Sand.

N° 198 Carte postale d'Aurore Sand, datée de Nohant le 12 septembre 1933 : vue de la maison de George Sand, côté midi.

Nul doute que ces quelques pièces n'aient remis en la mémoire des nombreux visiteurs, la présence de l'illustre romancière dans le pays agenais, et quelques titres à relire — ou à lire — de ses œuvres.

Jean BÉCHADE-LABARTHE

ARMENTIÈRES (NORD)

Une initiative intéressante de "lecture active" dans un Lycée d'enseignement professionnel : la transposition en roman-photo de **la Mare au diable**. Sous la direction de leur professeur de français, les élèves d'une classe de B.E.P. ont suivi pas à

pas le roman de G. Sand, autour d'une mare très présentable bien que n'étant pas berrichonne, et il en est résulté 40 pages de grand format de photographies reproduisant les scènes du célèbre récit. C'est une manière d'aborder les œuvres littéraires qu'on peut recommander lorsqu'on a des élèves qui n'ont pas toujours le goût de la lecture. Comme le dit Mme Geneviève Sion, leur professeur, auteur du projet : "L'idée de tenter de faire lire des élèves non-lecteurs, l'idée d'évaluer leur capacité de lecture par rapport à celle d'ingurgitation d'audiovisuel et même l'idée de l'accomplir par le passage d'un genre abhorré à un genre adulé, toutes ces idées ne sont évidemment pas neuves. Mais c'est en réalisant le travail que les idées surgirent et que se forgea véritablement la démarche."

Les trois mois consacrés à cette œuvre **collective** n'ont sûrement pas été du temps perdu. Le résultat que j'ai sous les yeux le prouve abondamment.

La Direction régionale des Affaires culturelles avait accordé à l'entreprise son concours financier, et le journal **la Voix du Nord** a fourni les films, nombreux, que les jeunes photographes ont utilisés.

G. L.

MONTPELLIER

Du 8 au 16 mars 1984, l'Atelier Théâtr'Elles de Montpellier a organisé, dans cette ville, une série de manifestations sur le thème "Découvrons George Sand" : projection du film de Michèle Rozier suivie d'un débat ; exposé-débat de Mme Lacoste, professeur à la Faculté des Lettres, sur la condition féminine dans les romans de G. Sand ; diverses causeries et discussions sur des problèmes sandiens ; soirée de clôture avec les projections en diaporama de Robert Thuillier. En outre, une exposition se tenait à la Maison pour tous.

A L'ETRANGER

ANGLETERRE

• Mrs Ruth Jordan, professeur à Londres et auteur d'une estimable biographie de George Sand, publiée chez Constable en 1976, nous écrit ceci :

"Les Amis de George Sand seront ravis d'apprendre que George Sand, bien qu'elle soit ex-curriculum dans nos universités, intéresse toujours la faculté française de Jesus College, Cambridge, où j'ai l'honneur de prononcer un discours le 13 juin. Discours assez léger d'ailleurs, pour me conformer à l'atmosphère "fin de trimestre", et intitulé GEORGE SAND ON MILORD AND MILADY, et à traiter de ses observations sur les Anglais. Mon hôte était le Dr Cameron Wilson, directeur de la Faculté, fondateur il y a dix ans de la Société française du Collège (Jesus College French Society)."

ETATS-UNIS

• Hofstra University (Hempstead, N. Y. 11 5 50, Etats-Unis) continue de s'intéresser activement à George Sand, sous la direction de nos amies Natalie Datlof, Marie M. Collins et Marie-Jacques Hoog. Fin décembre 1983, une session a été organisée à New York, à laquelle ont participé Isabelle Naginski (Relations de G. Sand et de Dostoïevski), M.-J. Hogg (G. S. lectrice de Stendhal), Alex Szogyi (la Mythologie personnelle de G. S. à travers son théâtre) ; Thelma Jurgrau a présidé une "table ronde" sur les problèmes de la traduction d'**Histoire de ma vie**.

• Dans le numéro d'hiver 1981-1982 de **Nineteenth Century French Studies**, un remarquable article d'Yvette Bozon-Scalzitti, en français : "Mauprat ou la Belle et la Bête."

• Mrs Gay Manifold (Claremont, California) va publier prochainement une étude très pleine de vues nouvelles sur la carrière théâtrale de George Sand.

• De Janis Glasgow (San Diego State University) nous avons lu en manuscrit "George Sand's use of myths and symbols in **"le Géant Yéous"**.

ITALIE

• En Italie, notre chère amie Annarosa Poli, qui a été une organisatrice remarquable du voyage à Venise, a publié "Flaubert et G. Sand : Correspondance" dans **Micromégas**, n° 1, 1983 (en italien) ; "George Sand dans les journaux et revues de 1831 à 1833", très documenté et plein d'aperçus intéressants dans **Quaderni dell'Instituto di Lingue e Letterature Neolatine**, n° 3, octobre 1983 (en français).

ROUMANIE

• Mme Lélia Trocan, professeur à Craiova, vient de soutenir avec succès une thèse sur la Correspondance de George Sand.

PUBLICATIONS DE NOS MEMBRES

• De Jean Gaulmier, qui continue à assurer la publication des Œuvres de Gobineau dans la collection de la Pléiade, nous voyons avec plaisir reparaître le livre de ses débuts. Peu nombreux étaient les favorisés qui gardaient dans leur bibliothèque, sous la couverture jaune des éditions Rieder, ce **Terroir** paru en 1931 et qu'avait aimé Romain Rolland. La nouvelle édition, parue aux éditions J. C. Lattès, est préfacée par Louis Nucera, qui exprime avec délicatesse l'atmosphère de ce livre mélancolique et singulier, au charme duquel on ne résiste pas, car il est d'un écrivain sensible, capteur de voix éteintes et de mystères, peintre feutré de ce tréfonds des vieilles provinces endormies, dont il sait à merveille faire sentir "la grandeur et le touchant".

G. L.

• Mme Madeleine L'Hopital a publié dans **Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui**, n° 112, juin 1983, un article sur "L'amitié de G. S. et de Delacroix. Plaidoyer pour la tolérance".

• Après son n° 19 de février 1984, sur le thème du théâtre, **Présence de George Sand** a publié le n° 20 sur "George Sand journaliste, 2e partie" et prépare pour octobre une sélection de la Correspondance retrouvée (n° 21).

• En même temps que son édition d'**Un hiver à Majorque** et dans la même collection du Livre de Poche, Béatrice Didier publie **Oberman** de Sénancour, auteur qu'elle connaît particulièrement bien puisqu'il avait été le sujet de sa thèse de doctorat.

On sait que George Sand avait préfacé, en 1840, l'édition Charpentier de ce livre fascinant.

Copyright 1984 © Les Amis de George Sand